Ed. 39.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-151293759-12/fragment/page=0002

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

LE
MUËT,
COMEDIE.

PAR

MR. PALAPRAT.

A LA HAYE,
Chez ABRAHAM DE HONDT,
Marchand Libraire à la grand' Sale de
la Cour, à la Renommée.

M. DC. XCIII.

LE MUET, COMÉDIE.

PAR

Mr. PALAPRAT.

A LA HAYE,
Chez ABRAHAM DE HONDT,
Marchand Libraire à la grand' Sale de
la Cour, à la Renommée.

M. DC. XCIII.

AVERTISSEMENT.

L'on avertit le Public qu'on Imprime encore quatre pieces de ce même Autheur, savoir le Grondeur, le Concert Ridicule, le Secret Revelé & le Balet extravagant.

ACTEURS.

LE BARON d'OTIGNI, Pere de Timante & du Chevelier.

LE MARQUIS DE SARDAN.

TIMANTE, Amant de la Comteſſe.

LE CHEVALIER, Amant de Zaïde.

ZAIDE, Fille inconnuë.

UN CAPITAINE DE VAISSEAUX.

GUSMAN, Valet du Capitaine.

LA COMTESSE.

FRONTIN, Valet de Timante.

MARINE, Servante de la Comteſſe.

SIMON.

LISETTE, Servante de Zaïde.

La Scene eſt à Naples.

LE MUET,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN *seul.*

OUAIS, mon Maître seroit-il déja entré chez la Comtesse ? il n'y a point d'apparence, il est encore un peu jour, & il n'y veut entrer que de nuit ; il faut l'attendre ici, & faire un dernier effort pour l'empêcher de remettre le pied chez cette infidelle. Son honneur y est trop interessé, & l'affront qu'elle lui fit hier est de ces choses qui ne se pardonnent jamais. J'entens quelqu'un, le voici sans doute, faisons semblant d'être ici depuis long-tems.

SCENE II.

SIMON, FRONTIN.

SIMON.

BOn soir, Frontin, je t'ay vû entrer dans ce Palais, & je t'ay suivi.

FRONTIN.

Et que diantre veux-tu de moi? je n'ay pû encore vendre ta chaîne d'or, crains-tu que je ne te la vole? veux-tu que je la rende? la voici.

SIMON.

Ce n'est pas cela.

FRONTIN.

Qu'est-ce donc? n'es-tu pas assez instruit de de ce que tu as à faire?

SIMON.

Ce que tu veux que je fasse est diablement difficile.

FRONTIN.

Il faut avoüer, mon pauvre Simon, que tu as la caboche bien dure, je ne crois pas que dans Naples il y ait un plus grand sot que toi.

SIMON.

Sot tant qu'il te plaira.

FRONTIN.

Mais est-ce une chose si difficile, dis-moi, de ne point parler?

SIMON.

Ouï difficile, Frontin, & plus difficile que tu ne crois.

FRONTIN.

Pécore!

SIMON.

Tiens, déja dans l'hôtellerie où tu m'a mis, en attendant que ton Maître me prenne, j'ai voulu faire le müet pour m'exercer, je m'y attrape à tous momens.

FRON-

FRONTIN.

Butor!

SIMON.

Hier l'hôte demandoit la clef de la cave à tous ſes gens, je ne pus m'empêcher de l'aller querir moi-même.

FRONTIN.

Yvrogne!

SIMON.

Ce matin encore une ſervante m'a ſurpris contant les heures, parce que j'avois envie de dîner.

FRONTIN.

Gourmand!

SIMON.

Si tu ſçavois ce que c'eſt d'avoir parlé toute ſa vie, & puis tout à coup ne parler plus.

FRONTIN.

Il eſt vrai que le public y perdra beaucoup, & que tu as de belles choſes à dire.

SIMON.

Oh, franchement tu devrois faire entendre à ton Maître qu'il ſeroit mieux ſervi d'un garçon qui parleroit.

FRONTIN.

Ha, voici tes ſots raiſonnemens de l'autre jour, & ne t'ai-je pas dit que Timante s'eſt mis en tête d'avoir un müet; qu'il y a huit jours que je lui en cherchois un; que n'en trouvant point, je me ſuis aviſé de me ſervir de toi à cauſe que tu es nouveau débarqué de Sicile, & que perſonne ne te connoit encore dans Naples; qu'enfin par ſon ordre je t'ai fait faire l'habit que tu portes?

SIMON.

Morbleu! je vais peut-être m'attirer quelque malheur. Je ne ſçai ce que c'eſt, mais l'argent que tu m'as promis ne me tente pas comme il a accoûtumé de me tenter, & faire le müet enfin eſt un perſonnage auquel j'ai trop de peine à me reſoudre.

FRONTIN.

Tu ne devrois pas y hesiter un moment si tu avois le sens commun ; entre nous, les choses dont tu m'as fait confidence t'ont fait venir de ton païs, & les bijoux que je t'ai aidé à vendre ici chez les Orfévres ne disent rien de bon pour toi : ainsi quoi que ta fausse barbe te déguise beaucoup, tu ne sçaurois mieux te cacher qu'en faisant le müet, & en changeant d'habit comme tu as fait de nom.

SIMON

Mais changer de nom & d'habit sont des choses plus aisées à faire que de s'accoûtumer à s'expliquer par signes.

FRONTIN.

Ha ! mon enfant, de toutes les manieres de s'énoncer c'est la plus courte, la meilleure, & la moins ennuyeuse. Plût à Dieu que quantité de nos jeunes gens d'aujourdhui vouluſſent la pratiquer pour le repos de nos oreilles ! Vois-tu les signes ont cela d'excellent, qu'ils sont comme les choses, ils disent tout ce que l'on leur fait dire

SIMON.

Tout coup vaille, m'y voila déterminé.

FRONTIN.

Courage, ça tandis que nous voici seuls repassons un peu les leçons que je t'ai données.

SIMON.

Je le veux.

FRONTIN.

Je te disois hier que ton Maître te laisseroit seul au logis, il faudra qu'à son retour tu lui fasses entendre par signes quelles sortes de gens l'aura demandé, comprens-tu ?

SIMON.

Fort bien.

FRONTIN.

Ah, voyons un peu, quand un homme de robbe ; un de nos Senateurs par exemple, aura été au logis, comment lui feras-tu entendre ?

Simon coppie un homme de robbe.

Fort

Fort bien, fort bien, vive, Simon. Et un homme d'épée là, un Cavalierdu bel air? Fort mal,

Simon coppie mal un homme d'épée.

fort mal. Ce n'eſt pas ainſi que je t'ai dit; fy! on diroit à ton action que ce ſeroit un Archer du Prevôt qui l'auroit demandé, & non pas un homme de condition. Voici comment il t'y faut

Il lui montre & Simon l'imite.

prendre? oüida, oüida, cela n'eſt pas déja trop mal: & lors qu'une femme de qualité aura été au logis? ſouviens-toi bien de ce que tu m'as vû

Ce que Simon fait déplaît à Frontin.

faire; je te l'ai montré. Oh, fy, fy! que diantre fais-tu? voila des reverences de crieuſes de vieux chapeaux. Regarde moi bien, remarque ces airs, ce penchant de tête, ce tour de corps,

Simon tâche de l'imiter.

allons à toi. Eh, pas mal, pas mal, cela viendra avec un peu d'exercice; en voila aſſez pour le coup, retire toi, je ne veux point que mon Maître te voye encore: il ne t'a jamais vû, mais il te reconnoîtroit à l'habit, quand il en ſera temps je t'irai querir; adieu.

SIMON.

Serviteur.

FRONTIN.

Voila un drôle qui n'eſt pas encore ſtilé, ſi par hazard.....

SIMON *revenant.*

A propos, Frontin, je ſçavois bien que j'avois quelque choſe à te demander.

FRONTIN.

Et quoi?

SIMON.

Dis-moi, je te prie, les müets rient-ils?

FRONTIN.

Eh, vraiment ouï, les müets rient, imbecille.

SIMON.

C'eſt aſſez, je te remercie.

FRONTIN.

Je crains bien de l'avoir choiſi un peu ſot, ſi

ma fourberie venoit à être découverte. . . . Encore ?

SIMON *revenant.*

Et dis moi un peu, je te prie, comment rient les müets ? je n'en ai jamais vû rire.

FRONTIN.

Ah ! voici une belle queſtion, & comment veux-tu qu'ils rient, nigaud ? ils rient comme les autres hommes ; peſte ſoit du queſtionneur, il a tant fait que voici mon Maître Tu ne peux éviter à preſent qu'il ne te voye, au moins prens bien garde à toi.

SCENE III.

TIMANTE, FRONTIN, SIMON.

TIMANTE.

AH ! te voila, Frontin ?

FRONTIN.

Ouï, Monſieur, il y a même long-tems.

TIMANTE.

J'attendois l'heure que la Comteſſe m'a donnée. Voila donc ce muët dont tu m'as parlé ; (*Simon fait la reverence.*) Oüais, il marque entendre ce qu'on dit.

FRONTIN.

Oh, point, Monſieur, c'eſt que les bons müets au mouvement des lévres comprennent ce qu'on veut dire. (*Simon fait une inclination de tête.*) Voila-t'il pas ? il a compris ce que je vous ai dit.

TIMANTE.

Il me ſemble pourtant que ce drôle-là . . .

FRONTIN.

Oh, je vous le garantis müet, & des plus müets qui ſe faſſent.

TI-

TIMANTE.

Je le crois, fais-lui signe de se retirer, sçache seulement où il sera aprés soupé pour l'aller querir & le mener à la personne à qui j'en dois faire un present.

FRONTIN.

Ce n'est donc pas pour vous, que vous le voulez, Monsieur?

TIMANTE.

Non, je te dirai pour qui c'est, j'ai maintenant d'autres choses dans l'esprit.

SCENE IV.

TIMANTE, FRONTN.

FRONTIN.

HE' bien, Monsieur, malgré l'affront qu'on vous fit hier, vous voulez encore revoir la Comtesse?

TIMANTE.

Je ne sçai.

FRONTIN.

Voila pourtant cette même porte qu'on vous ferma hier au nez.

TIMANTE.

Helas!

FRONTIN.

Et que vous vîtes ouvrir un moment aprés à vôtre Rival.

TIMANTE.

La perfide.

FRONTIN.

Qui diantre ne vous eût crû ce matin; Ouï, Frontin, dis que Timante est le dernier des hommes, si je revois jamais cette infidelle, si je remets le pied chez elle: que la foudre, que le Ciel, que la Terre..... & cætera. Un petit la-

quais pas plus haut que cela vient vous dire un mot à l'oreille de la part de cette infidelle, adieu mon couroux ; vous êtes un homme d'une grande resolution.

TIMANTE.

Tu ne me connois pas encore.

FRONTIN.

Moi ?

TIMANTE.

Non, toi.

FRONTIN.

Je crois pourtant que si.

TIMANTE.

Je n'ai pas changé de sentiment.

FRONTIN.

Que venez-vous donc faire ici ?

TIMANTE.

Je ne l'a veux revoir que pour lui reprocher sa perfidie.

FRONTIN.

Oh, oh.

TIMANTE.

Que pour rompre avec elle.

FRONTIN.

Malle peste !

TIMANTE.

Et ne la revoir jamais aprés cela.

FRONTIN.

Tu dieu !

TIMANTE.

Tu ne le crois point. Tu le verras. Elle me fait rappeller. Elle voit le tort qu'elle a. Elle veut se justifier : je la deffie de me tromper. Elle s'imagine qu'elle me fera croire tout ce qu'il lui plaira, mais je lui ferai bien voir qui je suis. Helas ! j'ai perdu pour elle les bonnes graces de mon pere, il a tourné toute son affection du côté de mon frere, je risque tout pour elle ; mais assurément je ne serai plus sa duppe.

FRONTIN.

Tenez, Monsieur, plus vous raisonnerez, plus

plus vous pesterez contre cette jeune veuve, plus je croirai que vous aurez de la peine à vous dépetrer d'elle. Vous sçavez que je ne suis pas nouveau en ces sortes d'affaires ; je sçai qu'en amour ce n'est que soupçons, broüilleries, raccommodemens ; aujourd'hui guerre, demain tréve, puis on refait la paix. Dans un dépit bien fondé, comme le vôtre, la raison dit fort juste ce qu'on devroit faire, mais il arrive toûjours qu'on fait le contraire de ce qu'à dit la raison.

TIMANTE.

Va, va, je sçaurai bien accorder mon amour avec ma raison, mon conseil est pris.

FRONTIN.

Eh, Monsieur il y a long-temps que l'amour & la raison sont broüillez ensemble, ils ne prennent plus conseil l'un de l'autre.

TIMANTE.

Tu crois donc que je serai assez lâche pour souffrir son injuste préference ?

FRONTIN.

Pardonnez moi Monsieur, je crois que vous vous plaindrez, que vous vous l'amanterez, mais je crois aussi que puisqu'elle vous fait rappeller, elle compte à coup sûr qu'elle vous appaisera.

TIMANTE.

Elle ?

FRONTIN.

Ouï, elle.

TIMANTE.

N'est-il pas certain que l'on me refusa hier cette porte ?

FRONTIN.

Cela est vrai.

TIMANTE.

Ne vis-tu pas entrer un moment aprés chez elle ce Capitaine de Vaisseaux, qui ne la quitte point depuis quelques jours ?

FRONTIN.

J'en tombe d'accord.

TIMANTE.

Eh bien, que pourra-t'elle me dire ?

FRONTIN.

Je ne sçai ; mais ce sera elle qui le dira, & vous qui l'écouterez. Tenez, Monsieur figurez vous qu'elle est presentement devant vous avec tous ses charmes, & qu'elle se justifie : que sa bouche vous parle ; que vous oyez le son de sa voix, & que ses yeux vous regardent ; n'est-il pas vrai qu'elle a raison?

TIMANTE.

Helas !

FRONTIN.

Avec cela, si elle s'avise de laisser tomber quelques feintes larmes, en conscience, croyez-vous tenir un seul moment devant elle ?

TIMANTE.

Je t'avoüe que j'aurai besoin de toutes mes forces.

FRONTIN.

Voulez-vous en croire vôtre valet ?

TIMANTE.

Hé bien ?

FRONTIN.

Ne la voyez point, vous y êtes encore à temps : personne ne vous a vû entrer ; en tout cas c'est ici que logent tous les gens de qualitez de Messine qui viennent à Naples, vous direz que vous alliez voir le Marquis de Sardan, aussi bien cette salle sépare son appartement de celui de la Comtesse. Allons, courage, prenez une bonne résolution, n'irritez pas davantage Monsieur vôtre pere ; il est si en colere de ce que vous refusez la fille du Marquis, qu'il est resolu de donner cette même fille avec tout son bien à vôtre frere le Chevalier : n'est-ce pas dommage qu'une personne comme lui hérite d'un bien si considerable, & d'un si beau nom comme le vôtre. Le bel honneur que fera à vôtre famille un mélancolique, un atrabilaire, un réveur qu'on ne sçauroit faire parler qu'avec des machi-

nes,

nes, & de qui l'on ne sçauroit arracher quatre paroles de suite; un imbecille enfin que vôtre pere ne vous préfereroit jamais, si vôtre desobeïssance ne l'avoit poussé à bout.

TIMANTE.

Je le veux bien, retournons-nous en sur nos pas.

FRONTIN.

Mais si vous voulez vous en retourner, c'est par là qu'il faut aller, & non pas par là : vous vous approchez toujours de la porte de la Comtesse.

TIMANTE.

Helas ! je ne sçai ce que je fais, ni ce que je veux, ni ce que je dis; je vois qu'elle me fait le plus sensible de tous les outrages, je le vois, je le sçai, je le sens, cependant je meurs d'amour, & je ne sçai à quoi me resoudre.

FRONTIN.

Quel pauvre homme .... Mais j'entens vôtre pere, il parle assurément au Chevalier, cachons-nous dans ce coin, ils ne nous verront point. Ecoutons ce qu'il lui dit, nous en tirerons peut-être quelque avantage.

SCENE V.

LE BARON, LE CHEVALIER, TIMANTE, FRONTIN *cachez.*

LE BARON.

VEnez, venez, mon fils, vôtre frere s'est rendu indigne de mon affection, je l'ai tournée toute vers vous, & avec une belle fille je vais vous faire jouïr de dix mille livres de rente; Timante n'aura pas un sol de mon bien, vous étes toute ma consolation : vous ne répondez rien, mon

fils ? je vois bien que vôtre silence est une marque de vôtre respect, & je suis transporté d'aise de voir en vous un consentement si parfait à tout ce que je souhaite. Mais je voudrois vous voir plus gai, vôtre mélancolie m'afflige, vous la perdrez sans doute devant la fille que je vous destine ; elle est jeune, elle est belle, & son pere est mon ancien ami, vous allez voir l'accueil qu'il nous fera. N'allez pas au moins être si triste devant lui ; mais le voici tout à propos.

Le Chevalier s'enfuit dés que le Marquis paroit.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON, TIMANTE, FRONTIN *cachez.*

LE BARON.

VOus avez toujours prévenu mes desirs, Marquis, & il semble que vous veniez au devant de moi, comme si vous aviez sçû que j'allois chez vous.

LE MARQUIS.

L'amitié qui nous joint justifie assez nôtre empressement.

LE BARON.

Je vous amene mon fils le Chevalier, c'est un fils obéissant celui ci, qui n'a jamais été gâté par Frontin, & qui par sa soûmission me console de toutes les extravagances de son frere : approchez, mon fils.... Chevalier.... qu'est-il devenu ?

FRONTIN *bas.*

Voila son fils l'obeïssant.

LE BARON.

Helas ! Chevalier.

FRON-

FRONTIN *bas.*

Il eſt déja bien loin.

LE BARON.

Il faut ſans doute qu'il lui ait pris ſoudainement quelque foibleſſe. Il y a quelques jours qu'il eſt d'une langueur & d'un abattement qui m'afflige, mais la vuë d'une jolie perſonne lui fera revenir ſes forces : nous pouvons toujours les accorder dés ce ſoir, quitte pour differer les nopces de quelques jours, ſi ſon indiſpoſition continuë. Mais tenons les choſes ſecretes pour nous garantir des fourberies de Frontin qui m'a déja débauché Timante, & qui pourroit encore gâter le bon naturel du Chevalier dont je ſuis ſûr que je ferai tout ce que je voudrai : un agneau n'eſt pas plus doux, c'eſt tout le contraire de ce pendart de Timante ; auſſi va-t-il ſervir d'exemple de la maniere dont on doit punir les fils deſobeïſſans.

LE MARQUIS.

En verité, Baron, il faut que je vous aime autant comme je fais pour conſentir à ce mariage avec vôtre ſecond fils, & le procedé de Timante ſuffiſoit pour me rebuter d'une alliance que j'ai toujours ardemment ſouhaitée.

LE BARON.

Vôtre fille au moins voudra bien accepter le Chevalier en la place de Timante ?

LE MARQUIS.

Je ſuis aſſuré que ma fille n'aura pas d'autre volonté que la mienne, & vous ſçavez que depuis que je perdis ſa ſœur aînée dans l'enfance par ce funeſte accident qui me fit quitter le ſejour de Meſſine pour venir demeurer à Naples, toute ma conſolation a été de trouver en celle qui me reſte un naturel complaiſant, & porté à tout ce que je veux : mais entrons chez moi nous y cauſerons plus en liberté.

LE BARON.

Entrez, je reviens vous trouver dans un moment, je vais voir ce qui eſt arrivé au Cheva-

lier. Ce pauvre garçon dés le lendemain de son arrivée m'a toujours paru languissant & tout malade.

SCENE VII.

LE BARON, FRONTIN, TIMANTE *caché.*

LE BARON *rencontrant Frontin.*

Qui est là ?

FRONTIN *bas à Timante.*

Ne bougez, vous dis-je.

LE BARON.

Qui est là ?

FRONTIN *en bâillant.*

C'est moi, c'est moi, qu'est-ce ?

LE BARON.

Ha coquin, c'est toi !

FRONTIN.

Je vous demande pardon, je ne vous ai pas d'abord reconnu.

LE BARON.

Que faisois-tu là ?

FRONTIN.

Je dormois, Monsieur.

LE BARON.

Tu dormois ?

FRONTIN.

Ouï, Monsieur.

LE BARON.

Je t'ai pourtant ouï parler.

FRONTIN.

C'est, Monsieur... C'est qu'il y a des gens qui parlent en dormant, & je suis de race.

LE BARON.

Pourquoi viens tu dormir là ?

FRON-

FRONTIN.

J'attendois Marine.

LE BARON.

Ou Timante.

FRONTIN.

Oh non, Monsieur. Je vous jure que je ne suis ici que pour mon compte; ne suis-je pas du bois dont on fait les gens à bonne fortune?

LE BARON.

Ce maraut! Oh bien, que tu sois ici pour toi ou pour ton Maître, cela m'est indifferent, aprés ce qu'il a refusé, je n'ai que faire de lui, qu'il fasse ce qu'il voudra.

FRONTIN.

Il vous aime pourtant beaucoup.

LE BARON.

Un peu moins que sa Comtesse. Mais écoute, je sçai par experience que tu es un maître fourbe,

FRONTIN.

Ah! Monsieur, quelle injure me faites-vous là?

LE BARON.

Tu m'as débauché Timante.

FRONTIN.

Moi, Monsieur!

LE BARON.

Toi-même.

FRONTIN.

Ha, Monsieur!

LE BARON.

Je consens que tu acheves de le perdre.

FRONTIN.

Eh, Monsieur, mon Maître....

LE BARON.

Je ne compte plus sur lui; mais au moins prens bien garde à ne te point mêler de son frere. Je ne doute point que tu n'ayes ouï ce que je viens de dire ici au Marquis de Sardan; je te déclare que si le Chevalier refuse de m'obeïr, sans m'informer d'où cela pourroit venir, je m'en prendrai à toi.

FRON.

FRONTIN.

A moi, Monsieur ?

LE BARON.

Ouï, à toi. Ecoute, de deux fils que j'ai, je te laisse disposer de l'un, il est bien juste que tu me laisses disposer de l'autre.

FRONTIN.

Eh, Monsieur, croyez vous....

LE BARON.

Si tu es sage, prens y bien garde. Tu sçais combien de friponneries tu m'as faites, & que j'ai en mains dequoi te faire pendre. Je ne t'en dis pas davantage.

FRONTIN.

Il a par ma foi quelque raison. Cependant ils machinent là une terrible affaire contre mon Maître.

SCENE VIII.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, Monsieur, vous l'avez ouï : vous voila desherité si nous ne songeons à appaiser vôtre pere.

TIMANTE.

Ce n'est pas la perte des biens qui me touche : je ne suis sensible qu'à sa colére ; je l'ai encouruë, & pour qui ? pour une infidelle.

FRONTIN.

Vous avez raison, Monsieur, croyez moi, retirons-nous d'ici.

TIMANTE.

Allons.... Mais il me semble qu'on ouvre.

FRONTIN.

Eh non, Monsieur, on n'ouvre point, c'est quelqu'un qui vient éclairer cette salle, sortons.

TI-

TIMANTE.

Eh si fait, te dis-je, on ouvre chez la Comtesse.

FRONTIN.

Ah ! tout est perdu, voici le maudit aimant qui le retenoit devant cette porte.

SCENE IX.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

QUe veut dire ceci, Timante ? Il y a prés d'un quart d'heure que j'entens vôtre voix dans cette salle. On vous fait dire qu'on a à vous parler ; on vous attend ; vous venez, & au lieu d'entrer, il semble que vous faites le fier : je crois même que si je n'avois pris la peine de sortir, vous auriez eu la cruauté de vous en aller sans me voir.

Timante est dans un embarras qui oblige Frontin à répondre.

FRONTIN.

Ho point, Madame, nous n'avions garde, c'est.... c'est que Mon Maître....

LA COMTESSE.

Vous ne me dites rien, Timante ? seriez-vous assez fou pour être en colére de ce que je fis hier ?

TIMANTE.

Infidelle, puis-je vous revoir aprés un tel affront ?

LA COMTESSE.

Oh, oh, c'est donc tout de bon ; voila vraiment bien dequoi pour faire tant de bruit.

FRONTIN.

Il est vrai qu'une porte fermée au nez à l'un, & ouverte un moment aprés à l'autre, c'est une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler.

LA

LA COMTESSE.

Je ne demandois à vous voir que pour vous en apprendre les raisons avant vôtre départ, car je suis informée que le Viceroi vous a nommé du voyage. Mais auparavant dites-moi, ce garçon-là sçait-il le taire ?

FRONTIN.

Ouï, Madame, fort bien ; mais je vous avertis d'une chose, si ce que j'entens dire est vrai, personne ne garde mieux un secret que moi : si ce qu'on dit est faux & supposé, je ne l'ai pas plûtôt ouï que je meurs d'envie de l'aller redire. Je suis percé comme un crible, & le secret d'un mensonge s'écoule chez moi de tout côté. Je vous confesse mon foible, Madame, c'est à vous d'en profiter.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire qui ne soit tres-veritable.

FRONTIN.

A ce conte-là parlez en sureté, on vous écoute.

LA COMTESSE

Vous sçavez, Timante, qu'on me maria fort jeune à Messine ; que six mois aprés je vins à perdre mon époux.

FRONTIN.

Cela se peut taire.

LA COMTESSE.

D'abord je fis dessein d'aller passer le reste de mes jours dans la retraite, & de ne songer plus au monde.

FRONTIN.

Voila ce que je ne tairai point.

LA COMTESSE.

Vous étiez alors à Messine. Vous me vintes voir, Timante ; vous me fîtes changer de resolution, & vous n'ignorez pas que depuis ce tems-là je vous ai toujours confié avec plaisir tout ce que j'ai eu de plus secret.

FRONTIN.

Je ne tairai jamais cet article.

LA COMTESSE.

Vous sçavez donc, Timante, que ce Capitaine qui vous donne aujourdhui, sans sujet, cette jalousie, a ici chez sa sœur qui loge prés de ce Palais une jeune inconnuë, qu'on appelle Zaïde.

TIMANTE.

Je sçai Madame, l'histoire de cette Zaïde; j'étois encore à Messine lorsque cette fille âgée de deux ans fut prise par ce Capitaine sur les côtes d'Espagne.

FRONTIN.

Que fait cette fille à la porte fermée?

LA COMTESSE.

Et bien, Timante, vous pouvez-vous ressouvenir que ce Capitaine étant obligé de retourner à la mer, me donna cette jeune enfant; que je lui donnai le nom de Zaïde, parce que personne ne connoissoit ni ses parens, ni sa patrie; que je la fis élever avec beaucoup de soin, & que je l'ai toujours aimée aussi tendrement que si c'étoit ma propre sœur?

FRONTIN.

Et la porte, comment y viendra-t-elle?

LA COMTESSE.

On a retiré cette fille d'entre mes mains depuis que nous sommes à Naples, & je souhaite passionnément qu'on me la rende.

FRONTIN.

Je ne vois point encore de porte en tout cela.

TIMANTE.

Et bien, Madame, vous voulez qu'on vous la rende?

LA COMTESSE.

Ouï, Timante, & j'aurois couru risque de ne la voir jamais, si j'avois hier perdu le moment favorable de l'obtenir de ce Capitaine.

FRONTIN.

Ah! nous y voici.

LA COMTESSE.

Il part au premier jour. Je le connois pour

être

être d'une humeur soupçonneuse, difficile, & peu complaisante. Je crus donc avoir besoin d'une conversation en particulier où j'eusse la liberté de faire agir sur son esprit mes plus fortes persuasions : je l'attendois enfin quand vous vintes, & comme je n'étois remplie que du desir d'avoir Zaïde, & que pour ne laisser entrer personne j'avois donné des ordres, qui cependant n'étoient pas pour vous, on eut l'indiscretion de vous renvoyer, en quoi je n'ai commis autre faute que celle d'avoir oublié de vous en faire part.

TIMANTE.

Et qui m'assurera, Madame, que ce que je viens d'entendre n'est pas une défaite, pour me chasser, & pour recevoir mon rival.

FRONTIN.

Courage, Monsieur.

LA COMTESSE.

Vôtre rival! pouvez-vous vous le persuader? un homme comme celui-là? riche & brave à ce qu'on dit, mais brutal comme un Corsaire qu'il est: & bien, Timante, puisque ce que je vous dis ne vous persuade point, n'en parlons pas davantage. Le Capitaine n'entrera plus chez moi, & quoi que je souhaite avec passion d'avoir Zaïde, j'aime mieux y renoncer que de me broüiller avec vous.

TIMANTE.

Que de vous broüiller avec moi?

FRONTIN.

Le voila rendu.

TIMANTE.

Ah! Madame, si je pouvois croire que vous parlassiez sincerement.

LA COMTESSE.

Moi, je ne vous parlerois pas sincerement? Laissez-moi seulement avoir une compagne qui m'est si chere, & vous verrez si vous avez sujet d'envier auprés de moi, le bonheur de qui que ce soit.

TI-

TIMANTE.

Que je suis heureux, si vous me dites vrai, Madame.

FRONTIN.

Vous voila desherité.

TIMANTE.

Que dans la necessité où je suis de suivre le Viceroi dans ce voyage de deux jours, qui me va durer dix années ce seroit un grand soulagement à la douleur que j'ai de vous quitter, si je pouvois être assuré sur toutes mes allarmes.

LA COMTESSE.

Vous devez l'être, Timante, adieu, je vais voir la Sœur de ce Capitaine, à qui je dois honnêtement une visite, pour le plaisir qu'elle me fait de se priver de Zaïde qu'elle me doit envoyer aujourdhui même aprés souper; partez content, s'il ne faut pour vôtre repos que vous avoüer que l'on n'en aura guere jusqu'à vôtre retour.

SCENE X.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

HE' bien Frontin.

FRONTIN.

Je le sçavois bien moi que dés qu'elle parleroit toutes vos belles resolutions, zeste!

TIMANTE.

Crois-tu qu'elle me trompe?

FRONTIN.

A vous parler franchement ce sont de terribles animaux que les femmes, & quelques preuves qu'elles donnent de leur sincerité, la chose est toujours problematique. Ho ça, en bonne foi, est ce que tout de bon vous êtes resolu de vous accrocher plus que jamais à cette femme.

TIMANTE.

Eh ! le moyen que je puisse vivre sans elle ?

FRONTIN.

Et sans bien pouvez-vous mieux vivre ? Il me souvient d'avoir lû autrefois ces Vers que j'ai toujours retenus :

Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmans appas,
Il faut toûjours manger & boire,
Et c'est un incident neceſſaire à l'Hiſtoire,
Que de prendre un leger repas.

En effet il me paroît plus aïsé de vivre sans aimer, que sans dîner & sans souper, & je tiens une bonne cuisine plus necessaire qu'une Maitresse.

TIMANTE.

Helas ! quoi qu'elle fasse, je voi bien que mon destin est de l'aimer toute ma vie.

FRONTIN.

Cependant vous l'avez ouï, vôtre Pere marie le Chevalier avec la fille que vous avez refusée, passe pour cela ; mais il le fait son heritier, voila le diable. J'ai cela sur le cœur pour vous, & quelque défence qu'on m'ait faite, il faut que j'engage le Chevalier à faire quelque sottise qui mette vôtre Pere en colere contre lui.

TIMANTE.

Oh ! nous parlerons de cela quelqu'autre fois, je ne suis pas bien gueri de ma jalousie, il faut que ce soir même tu demeures ici pour épier si l'on menera cette fille à la Comtesse ; aprés cela je ne pourraï plus douter de ce qu'elle vient de me dire, je partirai content, & pour avoir l'esprit plus en repos durant mon voyage, je te laisserai ici pour observer exactement tout ce qui se passera dans cette maison.

FRONTIN.

Hé bien, Monsieur, j'y reviendrai dés ce soir, aussi bien n'ai-je point vû d'aujourdhui ma cruelle Marine, c'est ma Comtesse à moi ; mais à propos vous ne songez qu'à cette femme, & vous ne dites pas ce que vous voulez faire de ce Muët que je vous ai arrêté.

TI-

TIMANTE.

Je ne m'en suis pas souvenu quand il en étoit temps, ce soir tu le meneras où je te dirai. Retirons nous, mon Pere soupe chez le Marquis, il pourroit nous trouver ici, sortons j'ai quelques ordres à te donner.

FRONTIN.

Allons, Monsieur, Dieu veüille que tout aille mieux pour vous que Frontin ne pense.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, MARINE.

MARINE.

Quelle impatience de femme! ne pouvoit-elle attendre qu'on lui amenat Zaïde, sans m'y envoyer à l'heure qu'il est.

LA COMTEESE.

Marine, attens, Marine.

MARINE.

Me voici Madame.

LA COMTESSE.

Dis au Capitaine que je veux avoir Zaïde ce soir même.

MARINE.

Ouï, Madame.

LA COMTESSE.

Que j'ai des raisons pour cela.

MARINE.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Que je m'y attends.

MARINE.

Et bien, Madame.

LA COMTESSE.

Qu'il m'a promis de me l'envoyer.

MARINE.

Je lui dirai.

LA COMTESSE.

N'y manque pas au moins.

MARINE.

Je n'oublierai rien.

LA COMTESSE.

As-tu bien compris ?

MARINE.

Et ouï Madame.

LA COMTESSE.

Tu n'as que la ruë à traverser, amene-la si tu peux avec toi.

MARINE.

Il faut avoüer que cette femme là veut bien ce qu'elle veut : elle m'a déja dit chez elle dix fois la même chose. Quand je sorts elle me suit pour me le redire, ah ! la voici encore.

LA COMTESSE.

Ecoute, j'avois oublié à te dire d'avertir le Capitaine de ne prendre pas la peine de venir lui-même ce soir : je n'aime point qu'on me vienne voir à ces heures-ci.

MARINE.

Eh, Madame, vous me l'avez dit quatre fois, est-ce tout ?

LA COMTESSE.

Ouï, va, & reviens bien-tôt.

MARINE.

Eh, Dieu soit loüé.... mais .... ne m'appelle-t-elle pas encore ? .... non..... C'est quelqu'un qui monte l'escalier ; ne seroit-ce point qu'on lui amene Zaïde.....attendons un moment. Ah ! c'est ce diable de Frontin qui me fait enrager avec son amour, que diantre vient-il faire ici ?

SCE-

SCENE II.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

OU vas-tu si tard charmante Marine ?

MARINE.

Où vas-tu toi-même à l'heure qu'il est, hibou?

FRONTIN.

Je te cherche, cruelle, & tu ne me cherches point.

MARINE.

J'ai bien à faire de toi, Adieu.

FRONTIN.

Arrête, inhumaine, arrête un moment, ou tu vas voir expirer à tes pieds l'amoureux, le triste, le desesperé Frontin.

MARINE.

Oh ça, m'aime-tu autant que tu le dis ?

FRONTIN.

Ouï, la peste m'étouffe.

MARINE.

Veux-tu m'épouser ?

FRONTIN.

Ouï, ou le Diable m'emporte.

MARINE.

Tiens, il n'y a qu'un mot qui serve ; touche-là. Je t'aime aussi, j'enrage de te l'avoir dit ; mais c'est une affaire faite, à condition que tu renonceras aux fourberies, & que tu songeras à embrasser quelque profession.

FRONTIN.

Mon enfant, je n'ai reçû du Ciel que l'industrie en partage ; chacun est obligé en conscience de faire valoir ses talens, je n'ai point d'autre profession.

MARINE.

Appelle-tu cela profession ?

FRONTIN.

Ouï, Marine, & je soûtiens qu'il n'en est pas

aujourdhui de plus en usage.

MARINE.

Tu as perdu l'esprit.

FRONTIN,

Nullement, j'ai même dessein, quand nous serons mariez, que nous montrions aux autres.

MARINE.

A tromper?

FRONTIN.

Nous donnerons à cela un nom honnête. Je montrerai aux hommes, & toi aux femmes.

MARINE.

Montrer à tromper aux femmes? ce seroit pour ne rien gagner, tu te mocques de moi; mais laissons cela, parle-moi franchement, que viens-tu faire ici?

FRONTIN.

A te dire la pure verité, j'y viens par l'ordre de mon Maître, pour épier si l'on menera à la Comtesse cette Zaïde dont tu as sans doute ouï parler.

MARINE.

Tu la verras passer par ici tout à l'heure, je vais la querir, adieu.

FRONTIN.

Attens, j'ai à present bien des choses à te dire.

MARINE.

Tu me les diras ce soir quand tu ameneras ce müet, que ton Maître a promis à ma Maîtresse.

FRONTIN.

Qui, ce müet? est-ce pour elle?

MARINE.

Vraiment ouï.

FRONTIN.

Eh, que dientre veut-elle faire d'un müet?

MARINE.

Bizarie, Elle veut toujours avoir dans son équipage quelque chose de singulier; elle eut d'abord un More, dés qu'elle vit qu'ils devenoient trop communs, & que la vanité d'en avoir avoit passé jusques aux bourgeoises, elle n'en voulut plus, & prit un petit Turc, d'autres

tres en eurent, elle le quitta ; presentement elle s'est avisée d'avoir vn müet à cause que personne ne s'en sert.

FRONTIN.

Oh je te répons qu'en cela elle sera bien-tôt suivie par les autres femmes ; elles seront bien aises d'avoir auprés d'elles des gens qui ne parlent point, & j'en sçai plus de quatre qui se sont mal trouvées de n'avoir pas eu des domestiques muets.

MARINE.

Tais-toi, voici Zaïde.

FRONTIN.

Sera-t-elle de nos amies ?

MARINE.

Eh, je t'en répons, il y a long-tems que nous nous connoissons.

SCENE III.

ZAIDE, MARINE, FRONTIN, LISETTE, UN LAQUAIS.

ZAIDE.

BOn soir, Marine, ta Maîtresse m'attend à ce qu'on m'a dit ?

MARINE.

Ouï, Mademoiselle, je vou allois querir ; mais qui attendez vous vous-même ?

ZAIDE

Ma fille de chambre qui s'est arrêtée sur la porte ; la voici. Hé bien, Lisette qu'est-il devenu ? c'est lui même.

LISETTE.

Il faut que quelqu'un l'ait arrêté, car je l'ai

perdu de vûë, mais pour être celui qui ne bougeoit de ses fenêtres.....

ZAIDE.

C'est assez, c'est assez, je n'en ai pas douté un moment. Entrons, ne faisons pas attendre la Comtesse.

MARINE.

Adieu, il faut que j'entre avec elle.... Mais peste soit de toi, tu es cause que je n'ai pas été dire au Capitaine de ne pas venir ce soir; oh s'il vient, je sçai ce que je ferai.

FRONTIN.

Adieu, ma Déesse. A ce que je viens d'entendre la Comtesse a dit vrai à Timante, & aprés ce que Marine vient de me dire, nous voila mon Maître & moi assez heureux dans nos amours; cependant du côté de l'interêt les affaires de l'un & de l'autre vont fort mal. Il me doit mes gages de plus de dix ans, s'il est privé des biens de son pere, adieu les travaux de ma jeunesse. Je ne voudrois pour rien du monde avoir servi un Maître desherité. Que pourrois-je imaginer pour engager nôtre heritier pretendu à faire quelque fredaine qui le broüillât avec son pere? Mais par où Diable l'attaquer? il est trop taciturne, & l'on ne sçait comment s'insinuer avec les gens d'une humeur si extraordinaire. Eh, parbleu le voici tout à propos.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Que cherche-t-il si tard, & avec tant d'empressement?

LE CHEVALIER.

Où sera-t-elle allée? qu'est-elle devenuë? Ah!

Ah ! Frontin, que je ſuis heureux de te rencontrer ! ne m'en donneras-tu pas des nouvelles ?

FRONTIN.

Et de qui, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'elle eſt entrée dans ce Palais ; mais dans quel appartement ſera-ce ? Je ſuis mort ſi je ne la trouve.

FRONTIN.

La peſte ! comme il jaſe.

LE CHEVALIER.

Il faut que je la cherche par tout, elle ne ſera pas ſurpriſe de me voir. Helas ! peut-être ne la verrai-je jamais.

FRONTIN.

Ce n'eſt plus le même homme. Et de qui parlez-vous, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

De la plus charmante perſonne que tes yeux ayent jamais vûë. Enſeigne moi où elle eſt.

LE BARON.

Et que puis-je ſçavoir, ſi vous ne parlez plus clairement ?

LE CHEVALIER,

Je ſuis perdu ſi je ne la retrouve. Grands Dieux ! qu'elle a de charmes, & je ne la verrois plus ? non il n'eſt pas poſſible, elle eſt trop belle. Quelque part qu'elle ſoit, elle n'y peut être long-tems cachée.

FRONTIN.

S'il parloit de Zaïde ? quel bonheur ? qu'avez-vous donc, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Tu me vois au déſeſpoir.

FRONTIN.

Et de quoi ?

LE CHEVALIER.

Je ſuis amoureux.

FRONTIN.

Amoureux ?

LE CHEVALIER.

Ouï amoureux; mais éperdument, & il faut que tu me ſerves.

FRONTIN.

Moi?

LE CHEVALIER.

Ouï toi, tu ſçais les bons offices que je t'ai rendus auprés de mon pere, & que tu me diſois toujours, Chevalier, cherchez ſeulement une Maîtreſſe, & vous verrez ce que je ferai pour vous.

FRONTIN.

Allez, allez, badin, vous voulez rire.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point raillerie, j'ai trouvé ce que tu me diſois de chercher, & tu me tiendras ce que tu m'as promis. Si tu ſçavois qu'elle eſt belle!

FRONTIN.

Ah! je n'en doute point, courage!

LE CHEVALIER.

Elle n'eſt pas comme la plûpart des filles qui gâtent leur beauté à force de ſoins, elle n'a rien que de naturel: ſi tu l'avois vûë!

FRONTIN.

Sçachons ſi c'eſt Zaïde..... Comment eſt-elle faite?

LE CHEVALIER.

Comment? une taille faite exprés pour l'amour; un tein! une douceur! je ne puis te l'exprimer. Un tour de viſage qui touche, & qui enchante! les yeux: ah! Frontin, quels yeux.

FRONTIN.

Au portrait que vous m'en faites, me voila auſſi ſçavant que je l'étois; mais de quel âge à peu prés?

LE CHEVALIER.

D'environ ſeize ans.

FRONTIN.

Quelle eſt donc cette fille?

LE CHEVALIER.

Je n'en ſçai rien.

FRONTIN.

Son nom?

LE CHEVALIER.

Je le sçai encore moins.

FRONTIN.

Me voila bien instruit : je vous servirai assurément.

LE CHEVALIER.

Il faut que tu me lui fasses parler ou par priere, ou par adresse, n'importe, pourvû que je lui parle.

FRONTIN.

Aprés ce que vous venez de me dire, il n'est rien de plus aisé ; mais il le faut faire mieux expliquer ? où l'avez vous vûë ?

LE CHEVALIER.

A sa fenêtre vis-à-vis de chez nous, où je ne pouvois lui parler que par signes.

FRONTIN.

C'est elle.... Elle répondoit aux signes ?

LE CHEVALIER.

D'une maniere dont j'étois charmé.

FRONTIN.

Fort bien. Ne l'avez-vous jamais vûë ailleurs ?

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure dans la ruë.

FRONTIN.

La voila.... qu'est elle devenuë ?

LE CHEVALIER.

Je ne sçai.

FRONTIN.

Que ne la suiviez vous ?

LE CHEVALIER.

Mon oncle le Commandeur m'a arrêté, & j'en suis inconsolable.

FRONTIN.

Avec qui étoit-elle ?

LE CHEVALIER.

Avec sa fille de chambre & un laquais qui les éclairoit. Je jurerois qu'elles sont entrées dans ce Palais ; je les ai perduës de vuë sur la porte.

FRONTIN.

Je sçai tout cela.

LE CHEVALIER.

Que je suis heureux ! & comment s'appelle-t-elle ?

FRONTIN.

Zaïde.

LE CHEVALIER.

Et qui ſont ſes parens ?

FRONTIN.

C'eſt ce qu'on ne ſçait point. Elle fut priſe par des Corſaires à l'âge de deux ans.

LE CHEVALIER.

Elle eſt d'une naiſſance illuſtre: mais où eſt-elle preſentement ? dis-le moi, je t'en conjure.

FRONTIN.

Pas loin d'ici ; là, chez la Comteſſe.

LE CHEVALIER.

Que je ſuis malheureux de n'être pas connu d'elle ! j'entrerois tout à l'heure. On dit que cette Comteſſe eſt une belle perſonne ?

FRONTIN.

Trés-belle.

LE CHEVALIER.

Mais non pas comme la nôtre ?

FRONTIN.

Ho que non.

LE CHEVALIER.

Ah ! Frontin.

FRONTIN.

Adieu, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Où vas-tu donc ?

FRONTIN.

Trouver mon Maître qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Tu ne t'en iras point que tu ne m'ayes rendu quelque ſervice.

FRONTIN.

Je vous promets que ce ſoir même je parlerai pour vous à Zaïde, je dois revenir ici.

LE CHEVALIER.

Pour quoi faire ?

FRONTIN.

Pour mener à la Comteſſe un müet que vôtre frere lui envoye.

LE CHEVALIER.

Quoi ce müet dont j'ai ouï parler eſt pour elle?

FRONTIN.

Ouï, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Qu'il ſera heureux! il verra à tous momens la charmante Zaïde, il la ſervira; quel plaiſir ſeulement d'être auprés d'elle!

FRONTIN.

Voici mon affaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il ſera heureux!

FRONTIN.

Et ſi vous étiez aujourdhui cet heureux-là?

LE CHEVALIER.

Qui, moi?

FRONTIN.

Vous-même.

LE CHEVALIER.

Et comment?

FRONTIN.

Que vous priſſiez ſes habits?

LE CHEVALIER.

Et aprés?

FRONTIN.

Que je vous menaſſe chez la Comteſſe?

LE CHEVALIER.

J'entens.

FRONTIN.

Et que je diſſe que vous étes le müet que Timante lui envoye?

LE CHEVALIER.

Ah! que cela eſt bien imaginé.

FRONTIN.

Perſonne ne vous connoît chez elle?

LE CHEVALIER.

Non aſſurément. Que tu es habile, mon cher Frontin! Allons déguiſe-moi tout à l'heure comme tu voudras; mene-moi au plus vîte: qu'il me tarde d'y être!

FRONTIN.

Bon, à quoi pensez-vous ? est-ce que vous ne voyez pas que je ris ?

LE CHEVALIER.

Je ne ris pas moi. Tu le feras puisque tu l'as dit.

FRONTIN.

Vous ne sçauriez pas faire le müet ?

LE CHEVALIER.

Moi ?

FRONTIN.

Non. Aller en bonne fortune, & ne pas parler, cela n'est pas possible à un homme de vôtre âge.

LE CHEVALIER.

Ne te mets pas en peine, je ferai tout ce qu'il te plaira : l'amour fait joüer toutes sortes de personnages.

FRONTIN.

Mais, Monsieur vôtre pere.....

LE CHEVALIER.

Ne crains rien de ce côté-là.

FRONTIN.

Il veut vous marier demain avec la fille du Marquis.

LE CHEVALIER.

Je ne veux que Zaïde, je n'aime que Zaïde : je mourai si je n'ai Zaïde.

FRONTIN.

Mais il veut aussi vous faire son héritier.

LE CHEVALIER.

Je ne consentirai jamais qu'il fasse ce tort à mon frere, & je serai trop riche si je puis posseder ce que j'aime.

FRONTIN.

Tout l'orage tombera sur moi.

LE CHEVALIER.

Eh ! je te jure que je te mettrai à couvert de tout.

FRONTIN.

Enfin vous le voulez ?

LE CHEVALIER.

Je le veux, je t'en prie, je te le commande, je t'en conjure.

FRON-

FRONTIN.

Au moins quand vous ſerez là-dedans, n'allez point faire quelque ſottiſe.

LE CHEVALIER.

Ah! j'ai trop de reſpect pour Zaïde: je ne veux que lui déclarer les ſentimens de mon cœur, tâcher de découvrir les ſiens, & l'engager, ſi je puis, à n'être qu'à moi.

FRONTIN.

Allez donc m'attendre dans la ruë, le müet qui doit nous donner l'habit que j'ai fait faire pour lui, n'eſt qu'à deux pas d'ici. Vous vous habillerez tandis que j'irai rendre réponſe à vôtre frere de ce qu'il attend de moi, enſuite je vous amenerai ici dès qu'il m'aura donné l'ordre d'y conduire celui dont vous tiendrez la place.

LE CHEVALIER.

Allons, ne perdons pas un inſtant.

FRONTIN.

Sortez le premier, j'ai été averti que celui qui tient lieu de pere à Zaïde, doit venir ici ce ſoir; il a un valet qui n'eſt pas gruë, s'il nous voyoit enſemble il pourroit ſe douter de quelque choſe.

LE CHEVALIER.

Je vais l'attendre, viens vîtes au moins.

FRONTIN.

Allez, vous dis-je.... Bon, voila juſtement ce que je cherchois: mais la peſte voici ce que je ne cherchois point! Ce maudit Capitaine pourroit bien nous embaraſſer: Marine l'avoit bien dit qu'il reviendroit ce ſoir.

SCENE V.

LE CAPITAINE, GUSMAN, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

AH! te voila, mon brave, viens-tu voir si cette porte est encore fermée ?

FRONTIN.

Eh, Monsieur, je sçai qu'elle ne s'ouvre que pour vous, & je cede aux amans heureux.

LE CAPITAINE.

Allons, frappe.... Où vas-tu donc ?

GUSMAN.

Chez le Marquis de Sardan, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Frappe chez la Comtesse, étourdi, frappe donc.

GUSMAN

Mais, Monsieur, vous venez de lui envoyer Zaïde, est-il à propos si-tôt.....

LE CAPITAINE.

C'est pour cela même, coquin, je veux lui dire qu'elle prenne garde à ce jeune drôle qui de sa fenêtre parloit tous les jours à Zaïde.

GUSMAN.

Hé, Monsieur, vous lui direz cela demain, on ne vous ouvrira pas si tard.....

LE CAPITAINE.

Frapperas-tu, maraut à la fin....

GUSMAN.

Eh, Monsieur, s'il ne tient qu'à frapper, vôtre affaire est faite.

SCENE VI.

MARINE, LE CAPITAINE, GUSMAN.

MARINE.

Que viens-tu faire ici ?

GUSMAN.

Mon Maître demande à voir Madame.

MARINE

On ne la voit point à l'heure qu'il eſt ; va dire à ton Maître qu'il a perdu le ſens.

GUSMAN.

Le voila, tu peux lui dire toi même.

MARINE.

Monſieur, je vous demande pardon, je ne vous croyois pas ſi prés.

LE CAPITAINE.

Je voudrois donner le bon ſoir à ta Maîtreſſe.

MARINE

Ah! Monſieur, elle a une migraine ſi terrible, qu'elle a été obligée de ſe coucher aprés avoir cauſé un moment avec vôtre Zaïde. Je crois qu'elle dort, mais puiſque c'eſt vous, Monſieur, ſi vous voulez je l'éveillerai.

LE CAPITAINE.

Va, je crois qu'il n'y auroit point de mal.

GUSMAN.

Si mon Maître n'eſt fou ....

LE CAPITAINE.

Mais non : va ſeulement écouter ſi elle dort, & ſi elle ne dort point.....

MARINE.

Elle dormira, Monſieur, aſſurément. Vous n'avez qu'à demeurer un peu ici, ſi je ne reviens point, vous pourrez vous en aller, je ſuis vôtre tres-humble ſervante, adieu Guſman.

GUSMAN.

Bon ſoir, Marine.

SCENE VII.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

GUSMAN.

JE vous le disois bien, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Est-ce que sans la migraine....

GUSMAN.

Elle a la migraine comme vous.

LE CAPITAINE.

Qu'a-t-elle donc?

GUSMAN.

Elle a, Monsieur, qu'elle n'a pas sur elle ce qui faut pour être vûë.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire?

GUSMAN.

Qu'elle a quitté son teint de jour, & qu'elle a pris son teint de nuit.

LE CAPITAINE.

On diroit à t'entendre, qu'on prend un teint comme un bonnet: mais Marine ne revient point; sortons. Je donnerois la plus belle femme du monde pour le moindre brulot de nôtre flotte.

GUSMAN.

Allons, Monsieur, c'est fort bien fait.

SCENE VIII.

FRONTIN, LE CHEVALIER *en habit de müet.*

FRONTIN.

N'Entrons pas encore chez elle : laiſſons ſortir le Capitaine.

LE CHEVALIER.

Le voila ſorti, allons.

FRONTIN.

N'allons pas ſi vîte, & entendons-nous bien avant que de nous ſeparer.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu encore à me dire ?

FRONTIN.

Il faut que vous me permettiez d'avertir moi-même vôtre pere de vôtre amour pour Zaïde, auſſi-bien faut-il qu'il le ſçache.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi toi-même ?

FRONTIN.

Afin qu'il ne me ſoupçonne de rien.

LE CHEVALIER.

J'y conſens, entrons.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas tout. Depuis que je me ſuis aviſé de vous faire müet, il m'eſt venu dans l'eſprit de me ſervir de vôtre müetiſme pour obliger vôtre pere à conſentir que vous épouſiez Zaïde.

LE CHEVALIER.

Eſt-il poſſible ?

FRONTIN.

Vous ſçavez qu'il a toujours été le plus credule de tous les hommes, & que cette facilité qu'il a à croire tout ce qu'on veut, a tellement augmenté par la foibleſſe de ſon âge, qu'on lui perſuaderoit qu'il eſt nuit en plein jour.

LE

LE CHEVALIER.

Mais il se défie de toi, & tu l'as si souvent trompé....

FRONTIN.

Je le tromperai bien encore.... je sçai son foible sur les sortileges, songez vous seulement à être müet pour tout le monde, excepté pour Zaïde seule lors que vous en trouverez l'occasion.

LE CHEVALIER.

Tu me l'as déja recommandé.

FRONTIN.

Ne vous découvrez pas même à Marine, elle est fille, elle pourroit parler, & le stratagême que je médite demande un profond secret.

LE CHEVALIER.

C'est assez.

FRONTIN.

Entrons à present: prenez ces hardes & cachez-les quelque part là dedans, j'en aurai peut-être besoin.

SCENE IX.

MARINE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARINE.

AH! c'est toi, Frontin?

FRONTIN.

Ouï, mon Ange, & voici le müet que je mene à ta Maîtresse.

MARINE.

Qu'il a bon air!

FRONTIN.

Eh, eh, c'est un müet fait exprés pour elle, je vais le presenter.

MA-

MARINE.

Non, l'ordre eſt ce ſoir de ne laiſſer entrer perſonne. Adieu, je ferai à Madame les complimens de ton Maître.

FRONTIN.

Adieu, ma Princeſſe. Je viens, comme on dit, de mettre le loup avec la brebis. Si mon ſtratagême peut réüſſir, voila le deſſein du Baron rompu : mon Maître ne ſera point desherité, & je ſerai payé de mes gages, voila le fait. Allons appaiſer nôtre autre müet. J'ai été obligé pour lui faire quitter l'habit de lui découvrir ce que je fais ; mais la confidence qu'il m'a faite de ſes fripponneries, & la chaîne d'or que j'ai encore à lui, me ſont d'aſſurez garans qu'il gardera mon ſecret. Quand on ſe mêle du métier que je fais, on ne ſçauroit prendre trop de précautions ouï : encore eſt-on toujours à la veille de la priſon, ou de la baſtonnade ; Dieu nous garde de l'un & de l'autre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZAIDE *ſeule.*

QUe deviendrai-je, helas ! dans une conjoncture ſi embaraſſante ? demeurerai-je dans une maiſon avec un jeune homme qui m'expoſe à tous momens aux plus violens troubles de la vie ? Il n'eſt jamais le maître de ſes regards, tous ſes mouvemens marquent ſa paſſion, & déja tous les domeſtiques ont les yeux atta-

attachez sur nous : je tremble à tous momens que la Comtesse s'en apperçoive. Je crois qu'il cherche continuellement à me parler, comment soûtiendrai-je une conversation si hardie. Le plus sûr est de sortir d'ici, mais je n'en ai pas la force, & je crains bien que l'amitié que j'ai pour la Comtesse ne soit pas ce qui m'y arrête davantage.

SCENE II.

MARINE, ZAIDE.

MARINE.

VOus fuyez tout le monde Zaïde.

ZAIDE.

Laisse-moi.

MARINE.

Je ne vous connois plus depuis hier.

ZAIDE.

Je ne me connois pas moi-même.

MARINE.

Qu'avez-vous ?

ZAIDE.

Je ne sçai.

MARINE.

J'ai vû le tems que vous n'aviez rien de secret pour moi.

ZAIDE.

Je n'ai aucun secret à te dire.

MARINE.

Vous ai-je desobligée en quelque chose ?

ZAIDE.

Non, tu m'est toujours chere.

MARINE.

La Comtesse ne vous fit-elle pas bon accueuil ?

ZAIDE.

Au delà de tout ce que je pouvois attendre.

MA-

MARINE.

D'où vient donc cette inquietude ?

ZAIDE.

Helas ! es-tu surprise de voir quelque chagrin à une malheureuse qui ne connoit, ni ses parens, ni sa patrie.

MARINE.

Vous ne les connoissiez pas mieux hier, il y a ici quelque chose de nouveau.

ZAIDE.

Que veux-tu qu'il y aye.

MARINE.

Je ne sçai, mais vous n'avez pas accoûtumé d'être ainsi. Hier toute la maison étoit dans la joye, & le Müet que Timante a envoyé à Madame réjoüit tous ceux du logis, vous seule ne rîtes point. Chacun lui fit des signes, ausquels il répondoit avec une grace dont on étoit charmé ; vous ne daignâtes pas lui en faire, & dans le moment qu'on y prenoit le plus de plaisir vous vous retirâtes brusquement dans vôtre chambre ; le pauvre garçon en parut tout triste, & il ne fut plus possible de le remettre de belle humeur, aprés que vous fûtes sortie.

ZAIDE.

Tai-toi, Marine, ou ne me parle plus de lui.

MARINE.

Est-ce que les Müets vous font pitié ?

ZAIDE.

Ouï, Marine.

MARINE.

Bon, & pourquoi : celui-ci paroît si content de son sort, allez Mademoiselle vous vous accoutumerez à le voir.

ZAIDE.

Cesse de m'en parler, te dis-je.

MARINE.

Le voici. Voyez qu'il a bon air.

ZAIDE.

Que vient-il faire ici ?

SCE-

SCENE III.

LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

MARINE.

JE croi qu'il nous cherche. Ah! tenez, Mademoiselle, il vous fait assurément des reproches de ce que vous fites hier.

ZAIDE.

Marine, je t'en conjure, fais lui signe qu'il se retire.

MARINE.

Ma foi, Mademoiselle, je n'en aurois pas le courage, il y auroit de la cruauté, laisse-le un peu se rejoüir; voyez comme il vous regarde, je jurerois qu'il prend plaisir à vous voir.

ZAIDE.

Tu ne sçais ce que tu dis.

MARINE.

Que vous êtes cruelle, pourquoi ne voulez-vous pas jetter seulement les yeux sur lui?

ZAIDE.

Je ne l'ai que trop vû.

MARINE.

Ah! Mademoiselle, il ne parle pas, mais je viens de l'entendre soupirer.

ZAIDE.

Helas!

MARINE.

Je crois, Dieu me le pardonne, que vous soupirez aussi, que diantre veut dire tout ceci?

ZAIDE.

Tu es une folle.

MARINE.

Pas tant que vous croyez. Hum..... il y a ici quelque chose.

Elle les prend par les bras, elle se met au milieu.

C'a que je vous enviſage un peu l'un & l'autre, voyons, vous vous troublez, il pâlit, il ſe déconcerte.

ZAIDE.

Que tu es violente, on ſe troubleroit à moins.

MARINE.

Mais lui ſeroit-il ſi en deſordre, s'il n'entendoit pas ce que je dis. Vous ne me tromperez pas vous dis-je, j'ouvre les yeux ſur tout ce que j'ai vû depuis hier; plus fine que moi n'eſt pas bête, & je vous défie de m'en donner à garder ſur ce Chapitre.

ZAIDE.

Oh! laiſſe-moi donc en repos, tu me fâches.

MARINE.

Et vous me fâchez-vous, ſi vous me faites encore un ſecret de ce qui ſe paſſe; ou mettez-moi de vôtre confidence, ou je vais tout à l'heure dire mes ſoupçons à Madame.

ZAIDE.

Garde t'en bien, faut-il l'aller fatiguer de tes viſions ridicules.

MARINE.

Voyez-vous ſes allarmes, je veux que vous me confeſſiez tout tout à l'heure; vous avez tort de vous défier de moi, ſuis-je d'un naturel ſi farouche, parlez donc ſi vous ne voulez pas que je parle.

SCENE IV.

FRONTIN, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

FRONTIN.

AH que voi-je, mon Müet entre les pates de Marine, tirons-le de cet embaras. Ah méchante fille! ah traitreſſe! trahir Timante & Fron-

Frontin ! O Ciel ! ô Terre ! ô Mer ! tout est perdu, tout est corrompu, à qui se fier desormais !

MARINE

A qui en as-tu, que dis-tu, que veux-tu ?

FRONTIN.

Où trouver une femme fidelle, si Marine que je croyois un bijou de loyauté, un vaze de sincerité....

MARINE

Qu'as-tu bû ? qu'as tu mangé ? es-tu devenu fou ?

FRONTIN.

Plût à Dieu l'être devenu, & avoir toujours ignoré l'action la plus noire.

MARINE.

Quelle extravagance ! que veux tu dire ?

FRONTIN.

Ce que je veux dire effrontée! comme si je n'étois pas informé de tout.

MARINE.

Et de quoi ?

FRONTIN.

Et que fait à l'heure qu'il est le Vallet du Capitaine dans ta Chambre ?

MARINE.

Dans ma chambre, Gusman ?

FRONTIN.

Y est-il pour lui ou pour son Maître ? qui trompes tu de Timante ou de moi ? Mais tu nous trompes tous deux ; car qui touche l'un touche l'autre.

MARINE.

Quelle vision ! es-tu yvre, ou furieux ?

FRONTIN.

Ouï je suis furieux, perfide ; & je veux que tu viennes toute à l'heure me voir percer ce temeraire de mille coups à tes yeux.

MARINE.

Va t'en cuver ton vin, yvrogne ; j'ai bien d'autres choses en tête, & tu me déclareras toi-même qui est ce beau Müet là que tu nous as amené, ou.....

FRON-

FRONTIN.

Tu cherches à m'échapper, mais tu me suivras tout à l'heure.

MARINE.

Et bien je te suivrai, quand tu m'auras dit....

FRONTIN.

Non tu viendras tout à l'heure, te dis-je, je veux te prendre en flagrant délit, te confondre...

MARINE.

Cet enragé m'entraîne, mais vous, ne croyez pas être quitte de mes persecutions.

ZAIDE.

Je mourrois si je me trouvois dans un pareil embaras, il faut m'en délivrer à quelque prix que ce soit.

LE CHEVALIER.

Vous voyez charmante Zaïde à quoi.....

SCENE V.

LE CAPITAINE, ZAIDE, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

BOn jour, ma fille, je viens vous dire adieu, j'ai ordre de partir demain.

ZAIDE.

Demain, Monsieur?

LE CAPITAINE.

Il fait des signes de Muets.

Oüi demain. Quel drôle est ce là? Que demandes-tu? Oh, oh, c'est un Muet. Que fait-il ici?

ZAIDE.

Il est à la Comtesse.

LE CAPITAINE.

Ce pendart là est bien fait, je ne l'avois pas encore vû chez elle : d'où l'a-t elle eû ?

ZAIDE.

Timante le lui a donné,

LE CAPITAINE.

Timante feroit bien d'aller chercher son frere le Chevalier, le Baron d'Ortigny est fort en peine de ce fripon-là, on ne sçait depuis hier au soir où il est allé.

Le Chevalier sort dés qu'il voit son pere.

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAIDE.

LE BARON.

HA ! Monsieur, vous pourriez peut-être me donner des nouvelles de mon fils le Chevalier.

LE CAPITAINE.

Moi, Monsieur?

LE BARON.

Mon frere le Commandeur vient de me dire qu'il le vit hier dans la ruë sur les neuf heures du soir, & qu'il couroit aprés deux filles qui sortoient de chez vôtre sœur.

LE CAPITAINE.

Je vous dirai bien qui étoient ces deux filles, en voilà déja une; mais pour vôtre Chevalier, je ne l'ai jamais vû.

LE MARQUIS.

Et vous, Mademoiselle ?

ZAIDE.

Moi, Monsieur. LE

LE CAPITAINE.

Ma fille, ce ne sont point là nos affaires, entrons chez la Comtesse, je viens dîner avec elle, serviteur, Messieurs, jusques au revoir.

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Que sera devenu mon fils ?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas que vous ayez sujet de vous tant allarmer, le Chevalier a passé la nuit dehors, & n'est pas encore revenu : voila bien de quoi.

LE BARON.

Mais la maniere brusque dont il me quitta hier en ce même endroit m'étonne.

LE MARQUIS.

C'est quelque saillie de jeunesse qui passera.

LE BARON.

Je ne vous ay pas encore tout dit, hier mon frere le Commandeur le rencontra deux fois, la premiere fois il courroit aprés deux filles comme je vous ay dit, une heure aprés il le vit encore passer, il ne pût l'arrêter, & il remarqua qu'il étoit en habit de masque.

LE MARQUIS.

En habit de masque.

LE BARON.

Ouï Marquis.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BARON, FRONTIN *derriere eux.*

FRONTIN.

Ecoutons sans nous montrer.

LE BARON.

Mon frere voulut lui demander pourquoi ce déguisement hors de saison, le Chevalier ne lui répondit pas un seul mot, lui parut tout interdit, comme un homme qui a l'esprit troublé, & le quitta brusquement.

FRONTIN.

Bon, l'allarme est au quartier.

LE MARQUIS.

Ce sera, vous dis-je, quelque trait de jeunesse. Vous avez mis vos gens en campagne pour vous découvrir où il peut être allé.

LE BARON.

Tous, excepté ce Fourbe de Frontin qui m'a toujours trompé.

FRONTIN.

Me voila.

LE BARON.

Et dont je me défie.

FRONTIN.

Il n'a pas trop de tort.

LE BARON.

Il aura fait évader mon fils.

FRONTIN.

Cela se pourroit.

LE BARON.

Si je puis l'en convaincre, je le ferai pendre.

FRONTIN.

Cela est un peu fort.

LE BARON.

Ou je le ferai parler.

FRONTIN.

Passe pour cela.

LE MARQUIS.

Quel sujet avez-vous de le soupçonner ?

LE BARON.

Si vous sçaviez combien de fois il m'a trompé.

FRONTIN.

N'est-ce que cela ? Il est tems que je lui serve un plat de mon métier. Monsieur, je vous cherche par tout. LE BARON.

Te voila donc, scelerat ? tu as enlevé le Chevalier, qu'en as-tu fait ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, que vous reconnoissez mal les soins que je viens de prendre.

LE BARON.

Et quels soins, fourbe ?

FRONTIN.

Ne pourrois-je pas vous parler en secret ?

LE BARON.

Tu veux me tromper ?

FRONTIN.

Moi, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Ecoutez ce qu'il a à vous dire.

LE BARON.

Et bien, parle.

FRONTIN *bas.*

Cet homme-là m'embarasse, Monsieur, il y a certaines choses qu'il n'est pas à propos de dire devant.... LE BARON.

Parle, te dis-je, & parle haut, je n'ai rien de secret pour le Marquis.

FRONTIN.

Et bien, Monsieur, quand je vis les allarmes où vous étiez hier pour la fuite du Chevalier, & que mon innocence étoit soupçonnée, je fis dessein de ne rentrer plus au logis que je n'en eusse appris des nouvelles.

LE BARON.

En ſçais-tu ?

FRONTIN.

J'avois couru tout Naples ſans rien découvrir: j'étois au deſeſpoir, quand ce matin un honnête homme de mes amis m'en a dit plus que je n'en voulois ſçavoir ; d'abord je vous ai cherché par tout pour vous en informer.

LE MARQUIS.

Dis-nous vîte ce que tu as appris.

FRONTIN.

Cet honnête homme, Monſieur, m'a dit qu'il avoit pris garde que depuis que le Chevalier eſt arrivé, il ne ſortoit point, & qu'il étoit continuellement à la fenêtre de ſa chambre triſte, réveur, & mélancolique.

LE BARON.

Il eſt vrai.

FRONTIN.

Que là il paſſoit les journées entieres à parler par ſignes à une trés-belle fille, qui étoit auſſi à la fenêtre de l'autre côté de la ruë.

LE BARON.

Ah! voici ce que j'ai toujours craint.

FRONTIN.

Je me ſuis allé informer qui étoit cette fille, & j'ai ſçû qu'on l'appelloit Ma...za...ſa...

LE BARON.

Zaïde.

FRONTIN.

Juſtement Zaïde. D'abord j'ai couru au logis de cette fille, on m'a dit que depuis hier elle avoit délogé.

LE BARON.

Je le ſçai, je la viens de voir ici ; je tremble.

FRONTIN.

Parlons bas, s'il vous plaît : vous ſçavez donc, Monſieur, qu'elle eſt chez la Comteſſe ?

LE BARON.

Oaï.

FRONTIN.

Je suis d'abord venu.

LE BARON.

Et bien ?

FRONTIN.

Qui diriez-vous, Monsieur, que j'ai trouvé ?

LE BARON.

Et qui ?

FRONTIN.

Le Chevalier.

LE BARON.

Le Chevalier !

FRONTIN.

Ouï, Monsieur, le Chevalier, avec un habit si extravagant, que j'ai eu de la peine à le reconnoître.

LE BARON.

Voila qui se rapporte à ce que le Commandeur vient de me dire.

FRONTIN,

Vous voyez, Monsieur, si je vous dis la verité.

LE MARQUIS,

Vous soupçonniez à tort ce garçon-là.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, cela m'arrive tous les jours.

LE BARON.

Il faut tout à l'heure que j'aille chez la Comtesse.

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, que je vous aye tout dit, & puis vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE BARON.

As-tu parlé au Chevalier ?

FRONTIN.

Oüi, Monsieur.

LE BARON.

Et que t'a-t-il dit ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, j'en ai le cœur si serré.....je crois que j'en mourrai.

LE BARON.

Comment ?

FRONTIN.

Il ne parle point.

LE BARON.

Il ne parle point !

FRONTIN.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Est-il mort ?

FRONTIN.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Est-il malade ?

FRONTIN.

Je ne sçai.

LE BARON.

D'où vient donc qu'il ne parle point ?

FRONTIN.

Je ne sçaurois dire, Monsieur, si c'est qu'on ait jetté quelque sort sur lui, ou s'il seroit tombé dans une espéce de mélancolie, mais je n'ai pû l'obliger à me répondre que par signes.

LE BARON.

Ah, Ciel ! quelle extravagance ! l'amour lui auroit-il fait tourner l'esprit ?

LE MARQUIS.

Il y a là-dessous quelque mistere.

FRONTIN.

Cela pourroit être, Monsieur. Mais pourquoi ne se seroit-il pas ouvert à moi ; je lui ai dit pour le faire parler que je sçavois son amour, & que je n'étois venu là que pour lui rendre service.

LE BARON.

Et bien à cela ?

FRONTIN.

Mutus.

LE BARON.

Juste Ciel ! que sera ceci ?

LE MARQUIS.

Bagatelle, le Chevalier est assurément d'intelligence avec cette fille.

FRON-

FRONTIN.

Je le crois comme vous, Monsieur; mais être éperdument amoureux, avoir pris l'habitude de ne parler que par signes; Monsieur, Monsieur, on dit que les grandes passions font de terribles ravages, & puis s'il y avoit là quelques charmes.

LE BARON.

Ah! Marquis.

LE MARQUIS.

Chansons, vous dis-je, c'est un jeu concerté entr'eux.

FRONTIN.

Le maudit homme!

LE BARON.

Quelqu'un aura ensorcelé mon fils.

LE MARQUIS.

Qu'allez-vous là vous imaginer?

FRONTIN.

Cette vieille Juifve qui passe pour sorciere vint l'autre jour au logis, & parla long-tems au Chevalier.

LE BARON.

Ah! la maudite femme.

LE MARQUIS.

En verité, Baron, vous êtes trop facile à vous mettre dans l'esprit de pures visions.

LE BARON.

Vous croyez donc que Frontin nous trompe?

LE MARQUIS.

Non. Pour ce garçon-là: oh! puisqu'il vient de son propre mouvement vous dire ce qu'il sçait, je ne doute point qu'il ne parle sincerement.

FRONTIN.

Si je parle sincerement? je n'ai qu'un défaut, Monsieur, je suis trop franc.

LE BARON.

Quoi qu'il en soit, il faut que j'aille trouver le Chevalier, & que tout à l'heure.....

FRONTIN.

Gardez-vous-en bien, Monsieur : personne ne le connoit chez la Comtesse, il passe là-dedans pour un müet de naissance : je crois qu'il vaut mieux le tirer de là sans éclat, aussi-bien vous ne voudriez pas qu'il sortît en plein jour avec l'habit qu'il porte.

LE MARQUIS.

Oh pour cela, Frontin a raison, ce que fait le Chevalier est une folie d'un jeune homme, qu'il est mieux de ne pas divulguer : laissez agir ce garçon-là, on ne peut pas être mieux intentionné.

LE BARON.

Hé bien, Frontin, je me repose sur toi.

FRONTIN.

Si vous me laissez faire, Monsieur, j'espere que je vous en rendrai bon compte.

LE MARQUIS.

Adieu Baron. Je m'en vais en repos, puisque vous avez des nouvelles de vôtre fils, j'espere qu'à mon retour vous serez gueri de vos frayeurs.

FRONTIN.

Oh, à cette heure j'en aurai bon marché.

SCENE IX.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON

Que j'avois tort de te soupçonner !

FRONTIN.

Oh, oh, Monsieur.

LE BARON.

Helas ! mon pauvre Frontin.

FRON-

FRONTIN.

Il ne faut pas, Monsieur, vous affliger quoi que le Chevalier ne parle point, il entend assez bien tout ce que l'on dit.

LE BARON.

Ah! Frontin, j'ai observé que depuis quelques jours il étoit tout changé, & parloit moins que de coûtume.

FRONTIN.

En effet, Monsieur, vous me faites prendre garde qu'il sembloit perdre la parole de jour en jour.

LE BARON.

L'amour seul ne fait point cela, il y a là quelque sortilege.

FRONTIN.

Que ce soit charme ou manie, elle ne fait que commencer, & il y a des Medecins qui en sçavent guerir.

LE BARON.

Ouï, mais je voudrois les consulter si secretement que je ne publiasse pas la folie de mon fils : ces sortes d'accidens deshonorent une maison.

FRONTIN.

Oh, Monsieur, j'ai ouï dire que les folies qui viennent de l'amour, ne deshonorent personne, toutes les familles seroient deshonorées.

LE BARON.

Je suis si connu de tous les Medecins de Naples.....

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, il y a depuis deux jours dans ce Palais un des plus grands hommes du monde pour la Medecine.

LE BARON.

Et qui?

FRONTIN.

Diable, c'est un Medecin François.

LE BARON.

Et si c'étoit un habil-homme seroit-il sorti de son païs; les bons Medecins y sont si rares.

FRONTIN.

Peste, c'est un député de la Faculté de Mont-

pellier qui va conferer avec l'Ecole de Salerne sur quelques opinions nouvelles.

LE BARON.

Et que vient-il donc faire ici ?

FRONTIN.

Ce seroit une trop longue histoire à vous faire, suffit qu'il loge dans ce Palais, & que je viens de lui parler tout à l'heure.

LE BARON.

Et comment le connois-tu ?

FRONTIN.

Comme il est étranger, & que j'ai été en France, je lui ai rendu quelques bons offices.

LE BARON.

Et bien ?

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, tandis qu'on dîne chez la Comtesse, je vais le prier de descendre dans cette Salle, où je ferai venir vôtre fils, je dirai au Medecin que le Chevalier n'a ni pere ni mere, il l'examinera sans le connoître.

LE BARON.

Fort bien; mais je veux y être present.

FRONTIN.

C'est ainsi que je l'entens.

LE BARON.

Mais comment ferai je, je n'entens pas le François.

FRONTIN.

Il vous parlera comme vous voudrez, latin.

LE BARON.

Je l'entens encore moins.

FRONTIN.

Hé bien, Grec, Hebreu, Caldéen, Siriaque, Allemand, Espagnol, Italien, Languedochien. Comme il a fort voyagé il possede toutes les langues.

LE BARON.

Va donc mon garçon, hâte-toi de le faire venir

FRONTIN.

Mais à propos avez-vous de l'argent sur vous pour lui donner.

LE BARON.

Je crois que non.

FRON-

FRONTIN.

Dépêchez-vous d'en aller querir & en quantité, il ne feroit rien sans cela : jugez s'il est apre à l'argent, il est Medecin & Gascon.

LE BARON.

J'y vais de ce pas, attend moi.

SCENE X.

FRONTIN *seul.*

AH ! par ma foy voila un homme bien facile à duper, il a pris l'allarme bien chaudement ; je n'en suis pas trop surpris, il commence à radotter, & il n'aime rien tant au monde que cet enfant là.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

J'Ay oüy ce que tu viens de dire à mon pere ; j'ai compris ton dessein ; mais où trouveras-tu le Medecin dont tu as besoin.

FRONTIN.

Il est tout trouvé.

LE CHEVALIER.

Toi ?

FRONTIN.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Il te reconnoitra.

FRONTIN.

Bon, de la maniere que je ſerai traveſti, & avec tous les jargons que je parlerai, je l'en defie. Où avez vous mis les hardes que je vous dis hier de cacher.

LE CHEVALIER.

Tu les trouveras là dans ce cabinet, où perſonne n'entre que moi. Mais nous nous hâtons trop de donner cette allarme à mon pere, je devrois ſçavoir auparavant comment ma paſſion eſt reçûë de Zaïde: je vais peut-être encourir à la fois l'indignation de deux perſonnes que je reſpecte, & que j'adore.

FRONTIN.

Quoi, vous n'avez pas encore parlé à Zaïde?

LE CHEVALIER.

J'en ai toujours été empêché par quelque nouvel obſtacle, & ſi tu n'étois venu tantôt, j'allois me découvrir devant Marine.

FRONTIN.

J'ai rompu les chiens fort à propos, vous auriez fort mal fait. Il ne faut pas riſquer que ceci vienne à la connoiſſance de la Comteſſe, elle eſt glorieuſe, délicate & hautaine, & ne voudroit pour rien du monde être ſoupçonnée d'avoir eu quelque part en toute cette intrigue.

LE CHEVALIER.

Attend donc que j'aye pû ſçavoir ſi Zaïde approuve... FRONTIN.

Commençons par le plus difficile, gagnons vôtre pere, puiſque Zaïde vous connoît, je la tiens déja renduë.

LE CHEVALIER.

Comment l'oſer eſperer.

FRONTIN.

Vous mocquez-vous? vous ne connoiſſez pas vôtre merite: vous êtes un treſor au moins pour être aimé du ſexe, & ſeroit-il quelque prude qui réſiſtât à un beau jeune homme comme vous, s'il l'avoit une fois perſuadée qu'il pût s'empêcher de parler? Rendons-nous ſeulement maî-

tre

tre du bon vieillard, & puis de vôtre côté, tâchez à parler à Zaïde dans la journée ; il faut que ce jeu finisse avant le retour de mon Maître, il ne consentiroit jamais qu'on joüât ce tour à son pere. Je vais querir le Medecin, adieu : j'entens vôtre pere qui revient, tenez-vous là, & joüez bien vôtre rôlle.

SCENE XII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON.

EN verité voila un accident bien étrange. Ah, ha, voici ce pauvre garçon. Frontin est sans doute allé querir le Medecin. Voyons un peu ; mon fils ne me voit point. Il voudroit me parler. Cela n'est que trop vrai. Cet enfant m'aime bien : voila qui fait fendre le cœur. Chevalier.... ah, maudit amour ! maudits sorciers ! mais je crois que voici ce grand Medecin : il ne faut pas qu'il sçache qui je suis.

SCENE XIII.

LE BARON, LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN, *en Medecin.*

FRontinus, Frontinus, non est hîc, in las y plegas ego m'en retourno : io me ne vo.

LE BARON.

Monsieur, Monsieur, ne vous en allez point, voila ce jeune homme dont Frontin vous a parlé,

FRONTIN.

Iste est mutus, aqueste?

LE BARON,

Ouï, Monsieur.

FRONTIN.

Non, non, non, non est mutus.

LE BARON.

Dites-vous, Monsieur, qu'il n'est pas müet?

FRONTIN.

Et Frontinus est unus fourbus, fourbissimus.

LE BARON.

Il a bien raison.

FRONTIN.

Certenamente non est mutus, ma veritablemente non potest parlare.

LE BARON.

Il a d'abord connu son mal.

FRONTIN.

Bata crispo, boni pecaire, à baliseo, quante fourberie de Frontino! mihi dixit que iste, lui, non habet ni patrem ni matrem, & vos, tu, vos, vostra merce. Vo seignoria est-il son padre?

LE BARON.

Oh, le grand homme! il a connu que je suis son pere: hé bien ouï, Monsieur, c'est mon fils; je vois bien qu'on ne vous peut rien cacher, que faut-il faire pour le guerir?

FRONTIN.

Dicam tibi: ho ho, mouchachou friponello, campis, vos sete inamoratus.

LE BARON.

Le voila au fait.

FRONTIN.

Odio la vostra fringairo, vostra mestressa, vestra inamorata non cognoscit sui parentes.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Ma suo parentes sont nobiles, potentes, opulentes.

LE BARON.

A la bonne heure.

FRONTIN.

Et la cognoscebunt un giorno.

LE BARON.

Soit, mais qu'ordonnez vous, Monsieur, pour tirer mon fils de cet accident?

FRONTIN *presentant les deux mains.*

Io la diro tibi, egovi lo dirai.

LE BARON.

Il veut être payé, c'est un vrai Medecin. Tenez, Monsieur.

FRONTIN.

Fases me li prendre prenere, & vitamente fatte li pigliar è presto.

LE BARON.

Et quoi, Monsieur?

FRONTIN.

Aquelo dronleto per mouille, quella ragazza per moglie.

LE BARON.

Que je lui fasse épouser cette fille?

FRONTIN.

Ouci metis hodie, hoggi, hoggi.

LE BARON.

Aujourdhui;

FRONTIN.

E presto si lascate inveterare lo malo.

LE BARON.

Et bien, si l'on laisse inveterer le mal?

FRONTIN.

Causatum per amorem & per magiam.

LE BARON.

Causé par amour & par magie;

FRONTIN.

Noun sera pas huoro: non erit tempus, non sera put tempo.

LE BARON.

Il ne sera plus temps.

FRON-

FRONTIN.

Ille lui, ſera ſemper mutus.

LE BARON.

Il ſera toujours muet.

FRONTIN.

Ed tu fine vo ſegnoria paralitica.

LE BARON.

Et moi je deviendrai paralitique ?

FRONTIN.

Per contagionem & per ſimpathiam.

LE BARON.

Ah Dieux !

FRONTIN.

Ni ſabi pas d'autre remedi : alterum remedium non eſt.

LE BARON.

Il n'y a point d'autre remede.

FRONTIN.

Le Chevalier ſort.

No, ne, ne, Signore, no, allez, courez preſtare, preparare, acomodare per un remedio che non ti fara male : ſervitor à vo ſeignoria.

SCENE XIV.

LE BARON *ſeul.*

ALlons, puiſque les parens de cette fille ſont nobles & riches ; qu'elle ſera un jour reconnuë, & qu'il n'y a point d'autre remede, j'aime mieux, pour ne rien riſquer, conſentir à tout, que de voir plus long tems en cet état un enfant qui m'eſt ſi cher.

SCENE XV.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

CE Medecin n'eſt pas encore venu?

LE BARON.

Je viens de lui parler.

FRONTIN.

Déja?

LE BARON.

Oüi.

FRONTIN.

Et le Chevalier?

LE BARON.

Il l'a vû.

FRONTIN.

Hé bien, Monſieur, êtes-vous content de lui?

LE BARON.

Oh le grand homme!

FRONTIN.

Je vous l'avois bien dit. Il n'a pas ſçû que vous ſoyez ſon pere?

LE BARON.

Vraiment, vraiment, il l'a d'abord deviné.

FRONTIN.

Le ſorcier!

LE BARON.

Viens, Frontin, allons ſonger à ce qu'il faut faire, il n'y a pas de tems à perdre.

FRONTIN.

Vivat.

Fin du Troiſiéme Acte.

AC-

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAIDE *seule.*

NE balançons plus, fuyons-le pour jamais, retournons chez la sœur du Capitaine.

SCENE II.

LE CHEVALIER, ZAIDE.

LE CHEVALIER.

DE grace écoutez-moi, Zaïde, suspendez pour un moment une si cruelle resolution.

ZAIDE.

Je ne saurois assez tôt m'éloigner de vous, aprés ce que vous avez osé entreprendre.

LE CHEVALIER.

Je vous adore, Zaïde, & je n'avois que ce moyen pour vous voir, & pour vous le dire.

ZAIDE.

Qu'attendez-vous de moi, de vôtre pere, des personnes de qui je dépens ? vous les irritez tous par une conduite si hardie. Avez-vous songé à ce que je suis, à ce que vous êtes, aux obstacles insurmontables qui nous séparent ?

LE CHEVALIER.

Par tout ailleurs qu'ils soient, que dans vôtre cœur mon amour sera plus fort que tous les obstacles ; c'est un si grand bonheur pour moi d'a-

d'avoir pû vous dire que je vous aime, que je ne desespere plus desormais de ma fortune.

ZAIDE.

Cessez donc de vous attacher à la mienne. Mon étoille est d'être malheureuse; j'ai commencé à l'être dés l'enfance, je la serai toujours.

LE CHEVALIER.

Vous ne la seriez plus, Zaïde, si vous daigniez approuver la pure ardeur dont je brule.

ZAIDE.

Helas! je ne vous ai déja que trop fait connoître..... ne m'obligez pas de vous en dire davantage; malheureuse! c'est bien à moi: sortez, ou laissez moi.

LE CHEVALIER.

Non, charmante Zaïde.....

SCENE III.

MARINE, LE CHEVALIER, ZAIDE.

MARINE.

MAdame! venez voir, nôtre müet parle. Voila ce que j'avois toujours soupçonné.

ZAIDE.

Ah Ciel, je suis perduë!

LE CHEVALIER.

Ma pauvre Marine!

MARINE.

Eh! venez voir, Madame, venez voir.

ZAIDE.

Que pensera t-elle?

LE CHEVALIER.

Au nom de Dieu, Marine....

MA-

MARINE.

Madame! hé, hé, Madame!

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine! te voila maîtresse de ma vie, puisque tu l'és de mon secret. Je suis frere de Timante, j'adore Zaïde, & il n'est pas de milieu pour moi entre la posseder, ou mourir: si tu me découvres, tu me donnes une mort certaine, tu exposes Frontin.

MARINE.

Ah! le fourbe.

LE CHEVALIER.

Tu l'exposes aux plus violens effets du ressentiment de mon pere: si tu ne me découvres pas, je te devrai toute la felicité de ma vie. Aurois-tu l'inhumanité de me perdre, & d'enveloper Zaïde dans ma disgrace? Zaïde qui t'est chere; Zaïde qui est innocente, & de qui je n'ai pas attendu le consentement pour faire tout ce que j'ai fait. Veux-tu que j'embrasse tes genoux? me veux-tu voir expirer à tes pieds? me veux-tu voir les noyer de larmes?

MARINE.

Levez vous, vous me faites pitié, je suis naturellement tendre, je n'aurois pas la force de vous rendre plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine!

MARINE.

Ce n'est rien de m'avoir gagnée, vous ne pouvez long-tems tromper la Comtesse; elle ne se doute déja que trop de la verité: c'est moi seule qui la combatois, & qui ne croyois pas Frontin capable de me cacher quelque chose. Sotte que j'étois! mais il faut vîte finir ceci, ça voyons, que pouvons-nous faire? je veux entrer dans vos interêts.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine, que je te suis redevable! permets que dans les premiers transports de ma reconnoissance, j'embrasse encore tes genoux.

MA-

MARINE.

Que faites-vous, malheureux, levez-vous, voici, Madame.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, MARINE.

LA COMTESSE.

QUe vois-je ? Zaïde en larmes, Marine effrayée, le Müet à ſes pieds ; je n'en dois plus douter. Rentrez, Marine, faites ſigne à ce garçon de vous ſuivre : Zaïde, demeurez avec moi.

SCENE V.

LA COMTESSE, ZEIDE.

LA COMTESSE.

JE vous aime, Zaïde, & l'on ne peut gueres donner plus de marques de tendreſſe que je vous en ai données.

ZAIDE.

Je ſens comme je dois, Madame.....

LA COMTESSE.

Attendez à me remercier que je vous aye dit tout ce que j'ai à vous dire. J'ai trop d'attention ſur tout ce qui vous regarde pour n'avoir pas remarqué ce qui s'eſt paſſé depuis que le Müet que Timante m'a envoyé eſt entré chez

nous

nous. Vous rougissez, Zaïde?

ZAIDE.

Moi, Madame?

LA COMTESSE.

Ouï, & cette rougeur confirmeroit mes soupçons, s'ils avoient quelque besoin de l'être. J'ai surpris vos regards; j'ai observé vos démarches; vous n'avez pû me cacher vôtre trouble; je vous avouë même que j'en ai eu pitié. Il suffiroit de l'aveu que j'en fais pour m'attirer vôtre confiance, si je ne croyois que l'amitié que j'ai pour vous, doit de long-tems me l'avoir acquise.

ZAIDE.

Madame.....

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi donc vôtre cœur sans crainte.

ZAIDE.

Qui, moi? je ne vous ai jamais rien caché.

LA COMTESSE.

Faut-il que j'aye besoin de vous faire quelque violence; veux-je entrer dans vos affaires que pour y prendre la part que je dois.

ZAIDE.

Moi, Madame, des affaires, une pauvre innocente: ô Ciel!

LA COMTESSE.

Vous pouvez aussi peu douter de ma fidelité que de ma tendresse. Je n'ai pas voulu par discretion vous parler devant le Capitaine, vous sçavez qu'il m'a avertie qu'un jeune homme passoit les jours entiers à vous regarder à vos fenêtres: tout ce que j'ai vû de nôtre Müet me donne de violens soupçons que c'est ce même jeune homme. Avoüez-le: pouvez vous vous cacher de moi, & connoître à quel point je vous aime? Vous ne me dites rien, Zaïde?

ZAIDE.

Que voulez-vous que je vous dise? je vous vois des soupçons, je n'y ai point la part que vous croyez: je suis dans un trouble....

LA COMTESSE.

Et c'eſt ce trouble où je vous vois qui augmente ma curioſité, parce que vous m'êtes chere: ne me déguiſez plus rien, déclarez-moi un miſtere que vous ne pouvez plus me cacher. Parlez, je ſerai peut-être en état de vous ſervir avant que le Capitaine parte. Quoi, toutes mes prieres ne ſervent qu'à augmenter vôtre ſilence?

ZAIDE.

Quelles penſées auſſi avez-vous, Madame? pourquoi vous attachez-vous à me preſſer? aurois-je été capable de vous déplaire en quelque choſe? que je ſuis malheureuſe!

LA COMTESSE.

Ho bien, puiſque vous ne voulez rien m'avoüer, je ne m'en prendrai plus qu'au Müet, & je le punirai de l'audace dont je le ſoupçonne: je n'attens pour cela que l'arrivée de Timante. Mais le voici plûtôt que je ne l'attendois.

SCENE VI.

TIMANTE, LA COMTESSE.

TIMANTE.

MOn retour vous ſurprend, Madame.

LA COMTESSE.

Il me fait beaucoup de plaiſir.

TIMANTE.

Nous n'avons fait guere plus de douze mille quand le Viceroi a reçû un courier.

LA COMTESSE.

Quelque raiſon qui vous faſſe revenir, elle m'eſt agreable, mais ſur tout dans la ſituation où

où je suis, vous arrivez tout à propos pour me tirer de peine.

TIMANTE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir, Madame?

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle. Le Müet que vous m'avez envoyé.....

TIMANTE.

Et bien, Madame?

LA COMTESSE.

Je vous prie de le reprendre tout à l'heure, Timante.

TIMANTE.

Il est vrai, Madame, qu'il est tout des plus laids; mais on n'en trouve pas facilement, & dans l'envie où vous étiez d'en avoir un, je me resolus à vous envoyer ce vieux malheureux.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce qui m'en déplaît, Timante, il n'est que trop bien fait, & trop jeune.

TIMANTE.

Vous voulez me railler, Madame, de mon mauvais choix, mais je m'en justifie par la nécessité où j'étois de vous obéïr promtement.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Monsieur, ne continuez point une plaisanterie que vous avez faite hors de saison: croyez-vous que je vous puisse facilement pardonner que dans le temps que vous vouliez paroître agité d'une violente jalousie, vous ayez conservé assez de sang froid pour me joüer un pareil tour, & m'envoyer un Müet comme celui-ci? A quel dessein l'avez vous fait, Timante? ne connoissez-vous point de quelle délicatesse je suis sur Zaïde?

SCE-

SCENE VII.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Que vois-je ? mon Maître de retour. Madame je ſuis vôtre ſerviteur. Ne pourrai-je pas vous dire un mot en particulier ?

TIMANTE.

Patience. Qu'eſt-ce que tout ceci, Madame? & qu'a de commun Zaïde jeune & belle comme elle eſt, avec un miſerable accablé des plus cruelles diſgraces de la nature ?

FRONTIN.

Monſieur, hum.....

LA COMTESSE.

Finiſſons ce jeu, je vous prie, ces conteſtations commencent à me fatiguer. C'eſt preciſément parce que ce jeune homme, que vous m'avez envoyé, à les manieres nobles & galantes, que je trouve fort mauvais que vous ayez entrepris de l'introduire chez moi de cette maniere.

TIMANTE.

Les manieres nobles & galantes ! Frontin, il ne me parut point tel hier, lorſque tu me le fis voir ?

FRONTIN.

Oh pardonnez moi, Monſieur, vous ne l'avez pas bien remarqué. *Bas.* Je me tuë de vous faire ſigne que j'ai quelque choſe à vous dire.

TIMANTE.

Laiſſez-moi en repos. Madame je commence à être inquiet à mon tour, Frontin, faits-venir ce Müet, tout à l'heure, que j'éclairciſſe

tout ceci : vîte donc, qu'attens-tu ? va le querir .... mais non, demeure. Le voici, Madame, qui a déja changé d'habit pour s'en aller.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, TIMANTE, SIMON, FRONTIN.

FRONTIN *bas.*

AH ! voici bien d'autres affaires.

TIMANTE.

On lui a fait entendre sans doute, Madame qu'on n'avoit plus besoin de lui.

LA COMTESSE.

Où le voyez-vous donc, Timante?

TIMANTE.

Le voila devant vous, Madame.

LA COMTESSE.

Devant moi? je ne le vois point.

FRONTIN *à part.*

Il n'y a pas moyen de lui parler devant cette femme.

TIMANTE *prenant Simon par le bras.*

Et le voila Madame.

LA COMTESSE.

Qui, ce vieux animal?

SIMON *faisant le müet.*

A, ou, ou, a.

LA COMTESSE.

Ah Ciel ! encore un müet !

TIMANTE.

Que veut dire ceci ?

FRONTIN *bas.*

Il faut joüer d'adresse.

TI-

TIMANTE.

Viens-ça toi. Voila, Madame, le müet que Frontin vous mena hier au soir.

LA COMTESSE.

Vous vous mocquez de moi, Timante. Hola, Marine, hé, Marine.

SCENE IX.

TIMANTE, LA COMTESSE, MARINE, FRONTIN, SIMON.

MARINE.

QUe vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Amenez-moi l'autre Müet. Non, demeurez, je veux auparavant voir à quoi aboutira tout ceci.

TIMANTE.

Hé bien, Frontin, qu'as-tu à dire?

FRONTIN.

Monsieur, quand vous fûtes parti hier au soir...

TIMANTE.

Et bien, maraud, quand je fus parti?

FRONTIN.

Monsieur, je vous dis qu'hier au soir il étoit presque nuit, &...

TIMANTE.

Tu me presentas ce Müet, n'est-il pas vrai?

FRONTIN.

Ouï, Monsieur, mais...

TIMANTE.

Vous voyez bien, Madame.

LA COMTESSE.

Je vous jure que je n'ai jamais vû cet homme-là, ni perſonne de ma maiſon.

TIMANTE.

Parleras-tu, pendard?

FRONTIN.

Mais, Monſieur, ſi vous ne voulez pas me laiſſer parler, je ne puis pas vous tirer de l'erreur où vous êtes. Madame a raiſon.

TIMANTE.

Parle donc.

FRONTIN.

Motus toi, ou..... Monſieur, il eſt vrai que voila le Müet que je vous fis voir hier au ſoir, mais comme depuis huit jours j'avois demandé par tout des muëts par vôtre ordre, un moment aprés que vous fûtes parti on m'en mena un autre; je le trouvai plus à mon gré que celui-ci, & je le menai chez Madame en la place de ce vilain mâtin.

LA COMTESSE.

Frontin raccommode fort bien les choſes.

FRONTIN.

Qu'auriez-vous fait, Madame de cette bête-là.

TIMANTE.

Il me ſemble pourtant que d'abord tu ne m'as pas dit....

FRONTIN.

J'ai voulu vous le dire, Monſieur, mais quand vous avez une fois pris la mouche, y a-t'il moyen de vous parler?

SIMON *en colere.*

Ah, of, of, ah.

FRONTIN.

Ah, of, of, ah, tu as beau faire, nous n'avons plus beſoin de toi. Il en eſt en colere, comme vous voyez: il faut lui donner quelque choſe pour ſa peine: c'eſt ce qu'il veut dire, il eſt bon garçon.

TIMANTE.

Volontiers. Donne lui ces dix piſtoles, & qu'il s'en aille.

FRON-

FRONTIN *ne lui en donnant que cinq.*
Tiens, retires-toi.

SIMON.

Monsieur, il en retient la moitié.

TIMANTE.

Oh, oh, qu'est-ceci? voici vraiment un plaisant miracle.

MARINE.

C'est la force de l'or.

LA COMTESSE.

C'est donc là de ces müets que vous me vouliez donner?

TIMANTE.

Frontin, quelle piece avois-tu dessein de me joüer? Voila ta fourberie découverte, quel étoit ton dessein? parle, coquin: répons: tu ne dis mot?

FRONTIN.

Vous me voyez, Monsieur, dans un si grand étonnement, que je ne puis parler, la parole de cet homme-là a étouffé la mienne. Sauves-toi.

TIMANTE.

Non, tu ne t'en iras pas; Marine empêche qu'il ne sorte.

FRONTIN.

Empêche-le aussi de parler.

TIMANTE.

Je veux sçavoir la verité.

FRONTIN.

Un Müet parler soudainement! Je tremble, Monsieur, & il faut regarder ceci comme un grand prodige.

LA COMTESSE.

Tu comptes assez sur nôtre simplicité, pour te flater que nous croyons que cet homme ait été müet?

FRONTIN.

Voyez! je l'ai crû moi.

TIMANTE.

Il faut confondre ce coquin: parle tout à l'heure

FRONTIN.

Gardes t'en bien.

MARINE.

Frontin te roüeroit de coups.

TIMANTE.

Parleras-tu !

FRONTIN.

Vous voyez bien, Monsieur, cela est inutile.

TIMANTE.

Impudent, je t'apprendrai à te joüer de nous.

LA COMTESSE.

Laissez-le, Timante, il vaut mieux voir comme il se tirera d'affaire.

TIMANTE.

Je le veux puisque vous le voulez,

FRONTIN.

Oh, Monsieur, c'est, vous dis-je, quelque grand prodige assurément. N'a-t-on pas vû mille fois des choses surprenantes annoncer des évenemens extraordinaires ? qui sçait si ce n'est pas quelque avis du Ciel pour nos affaires ? la mort de vôtre pere, la guerre de.....

TIMANTE.

L'Impudent !

FRONTIN.

Oh, Monsieur, si c'étoit la premiere fois qu'un müet eût parlé, je ne sçaurois que dire ; mais n'avez-vous pas lû l'histoire de ce Roi qui avoit un fils, ou une fille, n'importe, qui n'avoit jamais parlé ? ce n'étoit donc pas une fille ? c'étoit donc un fils ?

TIMANTE.

Quel coc à l'âne nous vient-il faire, ce coquin?

FRONTIN.

Attendez jusqu'au bout. Ecoutez, Madame, vous allez entendre un beau trait d'histoire, & qui est fort à propos. Ce Roi avoit donc un fils qui étoit müet : hé, mon Dieu, comment s'appelloit ce Roi ?

TIMANTE.

Que nous vient conter ici ce maraud, & qu'avons-nous à faire de l'histoire de Crœsus.

LA COMTESSE.

Laissez le dire, il conte joliment. Hé bien?

FRONTIN.

Ouï, Crœsus justement. Vive Madame; elle aime l'histoire, c'est aussi une belle chose que l'histoire. Crœsus donc étant dans sa ville de Sarde qui venoit d'être prise d'assaut: voulez-vous que je vous fasse une briéve description du siége?

LA COMTESSE.

Oh pour cela, non.

FRONTIN.

Un soldat l'alloit tuer sans le connoître, quand son fils qui étoit müet, comme j'ai dit, vit le peril si proche, que la crainte qu'il eut pour son pere lui fit faire un si grand effort, que tout à coup: admirez l'effet du sang! les caracteres du gosier s'ouvrirent; les membranes du son se rompirent; les palissades de la parole se briserent; cette épiderme qui enveloppe la prononciation se fendit; l'obstruction de la voix s'amolit; les homoplattes des syllabes s'écarterent, & laisserent aux mots un passage libre; les équinencies auparavant enflées, s'aplatirent; la luette s'échauffa; les lignes de la taciturnité furent forcées; la nature conduisit de sa propre main l'articulation jusques dans les retranchemens du silence; sa langue se délia, & il s'écria, sauvez le Roi. (*Bas à Simon.*) Eh, sauve-toi, sauve-toi donc, disoit il à son pere.

LA COMTESSE.

Voila en verité un beau recit.

TIMANTE.

Eh, Madame vous avez trop de complaisance pour ce coquin, & moi sans tant de miracle, je ferai parler son müet à coups de bâton.... Mais qu'est-il devenu?

MARINE.

Il s'est sauvé sans que je l'en aye pû empêcher.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne nous en avertissois tu pas?

MARINE.

Je n'ai osé interrompre le recit de Frontin.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, je courrai aprés lui, je le ratrapperai assurément.

TIMANTE.

Non. Il me tombera quelque jour en main, j'aime mieux voir tout à l'heure l'autre Müet. Ho là, Marine, vas-le querir, puisque Madame veut qu'il sorte.

FRONTIN.

Encore?

MARINE.

Tu ne t'en tireras jamais.

TIMANTE.

Va donc, Marine.

FRONTIN.

Attens. Monsieur, cet autre Müet est un garçon de famille qui est venu ici de nuit & sans être connu.

TIMANTE.

N'importe.

LA COMTESSE.

Dépêchez-vous, Marine.

FRONTIN.

Attens. Madame, il ne faudroit pas le faire sortir de jour avec l'habit qu'il porte, si ses parens.....

TIMANTE.

Je le menerai dans mon carosse, personne ne le verra.

LA COMTESSE.

Allez vîte, Marine.

FRONTIN.

Attens. Ce Müet au moins ne sçauroit aller en carosse sans s'évanoüir, il craint terriblement cette voiture.

MARINE.

S'il ne faut aussi qu'attendre jusqu'à tantôt.

TIMANTE.

Non, non, ce que Madame vient de me dire

de

de ce Müet me donne envie de le voir : va-le querir.

LA COMTESSE.

Allez le faire venir.

FRONTIN.

Garde-t'en bien.

MARINE.

Ne crains pas celà. Je vais vous l'amener.

SCENE X.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

AVez-vous sçû Timante, ce qui s'est passé chez vous en vôtre absence?

TIMANTE.

Non, Madame, je n'ai vû encore personne.

LA COMTESSE.

On vient de me dire que vôtre frere le Chevalier se sauva hier du logis.

TIMANTE.

Mon frere, Frontin!

FRONTIN.

Ouï, Monsieur, je sçai ce que c'est.

LA COMTESSE.

Vôtre pere en est extrémement alarmé.

TIMANTE.

Tu sçais ce qu'il est devenu?

FRONTIN.

Ouï, Monsieur, le Chevalier n'est pas perdu. Je vous informerai de tout en tems & lieu.

TIMANTE.

Tu as bien la mine d'avoir fait quelque tour de ton métier.

FRONTIN *bas.*

Cela se pourroit, Monsieur, pour vôtre service pourtant.

SCENE XI.

MARINE, LA COMTESSE, FRONTIN.

MARINE.

JE ne vous mene point le Müet, Madame, le Capitaine s'en divertit, & j'ai crû qu'étant chez vous, je ne pouvois le lui ôter sans incivilité.

FRONTIN.

Voila la Reine des filles, pour entendre parfaitement bien son monde.

MARINE.

Au reste de nos fenêtres j'ai vû entrer ici le pere de Monsieur avec ce Marquis qui ne le quitte jamais.

TIMANTE.

Il ne faut pas qu'ils me voyent.

LA COMTESSE.

Passons dans mon petit appartement, nous n'y trouverons que Zaïde.

TIMANTE.

Sui-moi, j'ay à te parler.

FRONTIN.

Et moi j'ai à parler à Monsieur vôtre pere & au Marquis, Entrez vîte: je les entends. Je vous informerai de tout. La peste! me voila sorti d'un terrible embarras. Je ne voulois pas lui découvrir la chose devant la Comtesse, cependant le voila chez elle; je ne puis plus éviter qu'il ne la sçache: s'il est sage, il m'en sçaura bon gré.

SCE-

SCENE XII.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Quelle foibleſſe de croire ſi legerement !

LE BARON.

Ah ! Marquis, ſi vous étiez ſon pere, vous feriez comme moi.

FRONTIN.

L'amour & les ſorciers, Monſieur, ſont de terribles gens.

LE MARQUIS.

Mais avant que de ſe mettre de pareilles choſes dans l'eſprit, on examine bien.....

LE BARON.

Cela eſt tout examiné.

LE MARQUIS.

Quoi, vous l'allez marier ſans conſulter vos amis ?

LE BARON.

J'ai conſulté ſur cela le plus grand homme du monde ; demandez à Frontin.

FRONTIN.

Grand homme aſſurément.

LE BARON.

Il n'y a pas de tems à perdre.

LE MARQUIS.

J'ai des raiſons qui m'obligent à ne vous preſſer pas davantage ſur cela.

LE BARON.

Frontin, as-tu revû le Chevalier ?

FRONTIN.

Ouï, Monſieur.

LE BARON.

Et bien, ſa mélancolie ?

FRONTIN.

Elle continuë toujours.

LE BARON.

Le pauvre garçon !

FRONTIN.

Depuis tantôt, Monsieur, elle a même un peu augmenté.

LE BARON.

Augmenté !

FRONTIN.

Ouï, Monsieur, presentement il est presque sourd.

LE BARON.

Cela n'est pas concevable.

LE MARQUIS.

Quelles chimeres !

LE BARON.

Ah ! Marquis, je l'ai vû moi-même ; il faut lui parler haut pour se faire entendre.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, à present il n'entend rien, si l'on ne crie.

LE BARON.

Si l'on ne crie !

FRONTIN.

Ouï, Monsieur, & tres-fort.

LE BARON.

Allons. Frontin, puisqu'il est chez la Comtesse, fais-le venir, que je consente à son mariage avec Zaïde.

FRONTIN.

Quoi, Monsieur, en cet état vous voulez le marier ? LE BARON.

C'est ce grand Medecin qui l'a ordonné.

FRONTIN.

Le charlatan !

LE BARON.

Point. Il dit qu'il est malade d'amour pour Zaïde, & qu'il faut se dépêcher de les unir ensemble. FRONTIN.

Le boureau !

LE BARON.

N'en dis point de mal.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, je le connois mieux que vous.

LE BARON.

Il assure qu'il guerira

FRONTIN.

Ouï, Monsieur, mais voila pour vous une terrible ordonnance.

LE BARON.

Le pauvre garçon me plaint. Je ne te croyois pas d'un si bon naturel.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur.

LE BARON.

Va, je veux mettre au feu les informations qu'on m'a fait faire contre toi. Allons fais venir le Chevalier.

LE MARQUIS.

Demeure, Frontin. Croyez-moi, Baron, venez vous reposer un moment chez moi. Je ne songe plus à combattre vos sentimens ; mais nous aviserons ensemble comment il faudra s'y prendre pour terminer cette affaire sans éclat. Il faut commencer par en parler au Capitaine.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, j'irai lui dire que vous souhaitez de lui parler : je crois qu'il est chez la Comtesse.

LE MARQUIS.

Hé bien, allons attendre chez nous qu'il en sorte ; c'est une affaire dont il faut lui aller parler chez lui.

LE BARON.

Allons donc chez vous. Pardonnez à la foiblesse d'un pere pour son fils. Frontin, trouva-toi ici dans un moment, nous pourrons avoir besoin de toi.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. Voila ma dupe tout du long dans mes panneaux ; mais il

faut aller trouver ce coquin de Simon. L'argent que je lui ai pris pourroit bien l'obliger à revenir encore ici m'embaraſſer, il vaut mieux qu'il m'en coute quelques piſtoles, enſuite j'irai parler au Capitaine. Pour ce qui eſt d'éclaircir mon Maître & la Comteſſe, j'ai du tems de reſte, quand ils ſont enſemble ils ne ſe ſéparent pas ſi-tôt. Ils s'aiment; j'ai agi pour leurs interêts; ils me pardonneront tous deux, l'un pour l'amour de l'autre.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN *ſeul.*

JE n'ai pû trouver ce pendart de Simon; ce maraut ſe fait bien chercher.

SCENE II.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

AH! malheureux, falloit-il avoir recours à cet expedient? ſi j'avois été ici, je t'en aurois bien empêché.

FRONTIN

Ho Monſieur, il n'y en avoit point d'autre à pren-

prendre pour vous empêcher d'être desherité.

TIMANTE.

Donner ce déplaisir à mon pere !

FRONTIN.

Monsieur, aux maux violens il faut des remedes de même.

TIMANTE.

Quelque rigueur que mon pere exerce contre moi, je ne puis approuver qu'on lui ait causé ce chagrin, & je ne voudrois point pour toutes choses au monde qu'il pût croire que j'ai consenti à cette fourberie ; s'il vient à sçavoir que tu en sois l'auteur, je tremble pour toi.

FRONTIN.

Allez, Monsieur, il n'a garde m'en soupçonner.

TIMANTE.

Tu te tromperas dans ton calcul.

FRONTIN.

Bon, je suis à present de son conseil secret.

TIMANTE.

Quelques précautions que l'on prenne pour soutenir un mensonge, la verité se fait sentir malgré qu'on en ait, & les fourberies les mieux concertées, se démentent toujours par quelque endroit où l'on n'a pas pensé.

FRONTIN.

J'ai pourvû à tout.

TIMANTE.

Cependant je ne vois pas que ce que tu fais avance fort mes affaires auprés de la Comtesse.

FRONTIN.

Vos affaires ! puis-je mieux les avancer ? & la Comtesse étoit-elle assez riche pour épouser un homme desherité ?

TIMANTE.

Mais enfin, comment obliger mon pere à consentir à mon bonheur ?

FRONTIN.

Laissez seulement achever l'affaire du Chevalier, nous trouverons aprés quelque invention pour la vôtre.

TIMANTE.

Je ne veux point au moins me servir d'un mensonge.

FRONTIN.

Et comment faire autrement ? un menteur est aussi necessaire dans les mariages qu'un Notaire. Y dit-on jamais de part & d'autre la verité, & n'y fait-on pas au plus fin ? mais nous n'en sommes pas encore là. Rentrez chez la Comtesse : je vais attendre ici que le Capitaine en sorte pour l'avertir de tout. Mais voici nos maudits vieillards qui m'en empêchent.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

VOila Frontin tout à propos.

LE BARON.

Frontin mon ami, va sçavoir chez la Comtesse si je pourrois dire un mot en particulier au Capitaine.

FRONTIN.

Je vais, Monsieur, le prier de vôtre part de se rendre dans cette salle.

LE BARON.

Fort bien. Va mon pauvre garçon.

LE MARQUIS.

Demeure, Frontin : le voici heureusement qui sort.

FRONTIN *bas.*

Tant pis, je voudrois bien lui avoir dit un mot en particulier.

SCE-

SCENE IV.

LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

TRes-humble, Messieurs. Parbleu je viens de voir là-dedans un Müet qui m'a bien fait rire.

LE BARON.

Helas!

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc encore en peine du Chevalier? Je vous trouve triste; vous devriez aller voir ce Müet, il vous feroit passer vôtre mélancolie.

LE BARON.

Qu'entens-je, Marquis!

LE CAPITAINE.

Serviteur, Messieurs, je pars demain, j'ai des affaires.

LE BARON.

Ne pourrois-je pas, Monsieur....

LE CAPITAINE.

Que voulez-vous? je suis pressé.

LE BARON.

Monsieur, je suis venu ici tout exprés..... je sçai que je devrois être allé chez vous.....

LE CAPITAINE.

Eh, morbleu point de ceremonies; vous sçavez que je ne suis pas façonnier.

LE BARON.

Et bien, Monsieur.... Marquis....

LE CAPITAINE.

Oh, ventrebleu dépêchez-vous donc, ou je vous plante là.

LE BARON.

Je vous prie, Monsieur, de consentir que mon fils

fils le Chevalier épouse cette Zaïde qui vous tient lieu de fille.

LE CAPITAINE.

Vôtre fils le Chevalier ?

LE BARON.

Oüi, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Et vous ne sçavez pas où il est.

LE MARQUIS,

Monsieur en a eu des nouvelles.

LE CAPITAINE.

Qu'il épouse Zaïde : ne vous mocquez vous point ?

FRONTIN.

Oh non, Monsieur, c'est tout de bon.

LE BARON.

Ouï, Monsieur, je vous supplie que ce mariage se fasse aujourdhui même.

LE CAPITAINE.

Vous me le demandez d'une maniere bien lugubre.

FRONTIN.

Monsieur parle toujours ainsi

LE CAPITAINE.

Ouïda, Monsieur, je vous accorde ma fille & tout mon bien avec elle. Hé, Marine, amene-moi Zaïde.

SCENE V.

ZAIDE, MARINE, LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

MARINE.

LA voici, Monsieur, qui sortoit pour vous parler.

ZAI-

ZAIDE.

Je vous prie, Monsieur, de me remener chez vôtre sœur.

LE CAPITAINE.

Nous parlerons de cela tantôt, ma fille; voila Monsieur le Baron qui veut vous donner pour époux son fils le Chevalier.

ZAIDE.

Le Chevalier?

FRONTIN.

Ouï, Madamoiselle.

ZAIDE.

Et le connoissez-vous?

LE CAPITAINE.

Non, je ne l'ai jamais vû; mais puisque Monsieur est son pere, je ne doute point qu'il ne soit brave homme.

FRONTIN,

Assurément, Monsieur.

SCENE VI.

LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, ZAIDE, MARINE, FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

AH! voici ce drôle de Müet qui m'a tant fait rire; il faut qu'il soit de la nopce.

FRONTIN.

Il en sera, Monsieur Hum.....

MA-

MARINE.

On ne peut rien faire sans lui.

LE CAPITAINE.

Mais qu'a-t-il fait au Baron ? il se met à genoux ; il pleure ; il soupire ; il lui demande pardon ; il lui montre Zaïde.

LE BARON.

Levez-vous.

FRONTIN.

Il faut crier plus haut.

LE CAPITAINE.

Que veut dire ceci ?

LE BARON.

Mon fils !

LE CAPITAINE.

Son fils ?

LE BARON

Levez-vous on vous accorde Zaïde.

LE CAPITAINE.

Zaïde.

FRONTIN.

Voilà qui me va faire pleurer.

MARINE.

En effet cela est touchant.

LE CAPITAINE.

Monsieur le Baron.

LE BARON.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Quelle Comedie joüons-nous ici.

LE BARON.

Monsieur, vous voyez le Chevalier.

LE CAPITAINE.

Vôtre fils, celui pour qui vous demandez Zaïde ?

LE BARON.

Oüi, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Parbleu vous me la donnez belle.

FRONTIN.

Mais.....

LE CAPITAINE.

Il n'y a point de mais qui tienne. Je ne donne point ma fille à un Müet.

FRONTIN.

Eh Monsieur ! Les Medecins ont assuré qu'il parlera, criéra, pestera, donnera peut-être sa femme au Diable dés qu'il sera marié.

MARINE.

Serieusement, Monsieur, les Medecins ont dit qu'il n'est rien de si bon pour faire revenir la parole, que la compagnie d'une femme.

LE CAPITAINE.

Et bien va-t'en dire de ma part à tes Medecins qu'ils lui ordonnent leurs filles pour le guerir.

LE BARON.

Ah Marquis ! Il n'y consentira jamais.

FRONTIN *lui parlant à l'oreille.*

Vous m'entendez bien ?

LE CAPITAINE.

Va te promener, je ne donne pas comme cela dans le panneau.

MARINE.

Ne voyez-vous pas que c'est pour obliger son pere....

LE CAPITAINE.

Tai-toi, je croi qu'il seroit encore plus facile de faire parler que de rendre müet. Teste bleu, Monsieur, pour qui me prenez-vous ? Sçavez-vous que quand le Chevalier seroit le fils du grand Mogol, il n'y auroit rien à faire ? Qu'il parle & j'y consentirai.

FRONTIN.

au Chevalier qui veut parler.

St, st.

LE MARQUIS.

Vraiement s'il parloit, Monsieur, peut-être n'y consentiroit pas.

LE CAPITAINE.

Et moi, vous dis-je, je n'y consentirai point s'il ne parle.

FRONTIN.

Monsieur, je vous cautionne que ce soir il parlera

lera comme un Livre.

LE CAPITAINE.

A d'autres.

MARINE.

Fiez-vous à ce qu'il vous dit. Je vous en répons auſſi.

LE CAPITAINE.

Voila morbleu deux bonnes cautions, Zaïde point de Müets, je vous prie.

LE BARON.

Ah Marquis!

LE CAPITAINE.

Je vais dire à la Comteſſe de ſe donner bien de garde d'y conſentir en mon abſence, attendez-moi je viens vous reprendre pour vous mener chez ma ſœur.

LE BARON.

C'en eſt fait Frontin.

FRONTIN.

Je vais le ſuivre, ces peſtes de Marins ſont durs d'oreille, mais il ne faut pas encore deſeſperer.

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *au Baron.*

MOnſieur, il y a un homme là bas dans la cour qui demande à vous parler en particulier, & tout à l'heure, pour une choſe de la derniere conſequence.

LE

LE BARON.

Marquis venez, s'il vous plaît, avec moi, ne m'abandonnez pas en l'état où je suis, nous reviendrons ici dans un moment.

SCENE VIII.

MARINE, LE CHEVALIER.

MARINE.

HAtez-vous de profiter de la liberté qu'on vous laisse d'aller tout déclarer au Capitaine, personne ne le détrompera si bien que vous.

LE CHEVALIER.

A la fin je respire, je sors du plus violent état où jamais un Amant puisse être, je perdois Zaïde si je parlois, si je ne parlois pas je la perdois aussi; mais allons.

SCENE IX.

LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, MARINE, FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

EN effet il parle; si je l'avois sçû plûtôt c'étoit une affaire faite.

LA

LA COMTESSE.

Tu peux bien rendre graces à ton Maître, sans lui tu te serois mal trouvé de m'avoir joüé cette piece.

LE CHEVALIER.

Madame..... Monsieur..... l'amour.... Vous connoissez Zaïde pourrez-vous ne me point pardonner tout ce que j'ai entrepris.

LA COMTESSE.

Chevalier, je suis bonne, & je considere Timante, vous aimez Zaïde, nous sçavons qu'elle ne vous hait point; nous venons ici pour vous rendre tous les bons offices qui dépendront de nous.

LE CHEVALIER.

Quelles assez fortes preuves de reconnoissance....

FRONTIN.

Laissons là vôtre reconnoissance, nous n'avons pas de tems à perdre, le Baron va revenir, songeons à rajuster toutes choses. Secondez-moi bien.

LE CAPITAINE.

Ah! parbleu, je vais lui dire que j'y consens, ne te mets pas en peine.

FRONTIN.

Ce n'est pas assez. Continuez vous à faire le Müet, & laissez-moi conduire le reste. Le voici.

SCE-

SCENE X.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN.

MOnsieur, j'ai tant fait qu'enfin j'ai obligé Monsieur à consentir.....

LE BARON.

Ah traître ! me joüer de la sorte !

FRONTIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ?

LE BARON.

J'ai de quoi te faire pendre, scelerat.

MARINE.

Quelqu'un t'a trahi.

LE BARON.

Et vous, mon fils, n'avez-vous point de honte?

Le Chevalier se jette à genoux.

LE CAPITAINE.

Que veut dire cecy ?

LE MARQUIS.

Nous ne donnons plus, Monsieur, dans ces panneaux; Monsieur vôtre pere vient d'être informé de tout.

FRONTIN.

Et de quoi, Monsieur ?

LE BARON.

Tai-toi, coquin, infame, je suis si en colére, que je ne puis parler.

MARINE.

Il sçait tout.

FRONTIN.

J'en tremble.

MARINE.

Je te le disois bien.

LE BARON.

Tu payeras cher l'allarme que tu m'as donnée.

FRONTIN.

Vous verrez, Monsieur, qu'on vous aura fait entendre.....

LE BARON.

Qu'on fasse venir Simon.

FRONTIN *bas.*

Ah, je suis perdu!

LE CAPITAINE.

Le voila müet à son tour.

FRONTIN.

J'ai dequoi me vanger de ce voleur.

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAIDE, LE CHEVALIER, FRONTIN, MARINE, SIMON.

LE BARON *prenant Simon par le bras.*

AVance, avance, montre-toi. Voila le pauvre Diable à qui Frontin avoit persuadé de faire le müet, parce que Timante en avoit promis un

à

à Madame : voila l'homme enfin en la place duquel ce traitre a fait entrer le Chevalier.

LE MARQUIS.

Avec quelle adreſſe il nous a tous joüez !

MARINE.

Tu as beſoin d'un coup de maître.

FRONTIN.

Monſieur, je vais vous faire venir mon Maître qui vous aſſurera.

LE BARON.

Tu ne ſortiras point, infame, demeure là, & confeſſe que tu es le plus méchant de tous les hommes.

FRONTIN.

Vous ne connoiſſez pas, Monſieur, le ſcelerat à qui vous ajoûtez foi : c'eſt un coquin, un fripon qui a changé mille fois de nom, & qui porte une fauſſe barbe.

SIMON.

Hé bien ouï, que veux-tu dire ? c'étoit moi qui devois être le Müet de Madame.

LE CAPITAINE.

J'ai vû cet homme-là quelque part.

LE MARQUIS.

Ce viſage ne m'eſt pas inconnu.

LE CAPITAINE.

Ah ! voleur, je te trouve.

FRONTIN.

Je vous l'ai bien dit, Monſieur, que c'étoit un méchant homme.

LE BARON.

Ne crois pas te tirer d'affaires.

LE CAPITAINE.

Zaïde, c'eſt Griffon le Sicilien.

LE MARQUIS.

Griffon le Sicilien !

ZAIDE.

Quoi, ce Griffon dont je vous ai ouï ſi ſouvent parler, qui nous vola dés que nous eûmes pris terre ?

LE CAPITAINE.

Lui-même, le frere de vôtre nourrice Espagnole qui mourut le jour de vôtre prise.

LE MARQUIS.

Une nourrice Espagnole!

FRONTIN.

C'est un pendart, vous dis-je, qui a changé vingt fois de nom.

LE BARON.

Cela ne fait rien pour toi.

LE MARQUIS.

Seroit-il possible!

FRONTIN *au Capitaine.*

Monsieur, tirez-moi d'ici, je vous ferai rendre ce qu'il vous a volé.

LE CAPITAINE.

Je l'entens bien ainsi.

FRONTIN.

Voila deja une chaîne d'or qu'il m'avoit donné à vendre.

LE MARQUIS.

Donne-la moi; voyons.

LE BARON.

Vous auroit-il volé aussi?

FRONTIN.

Assurément.

LE MARQUIS.

Que vois-je! je n'en puis plus douter.

LE BARON.

Qu'est-ce donc?

LE MARQUIS.

Helas! dis-moi, malheureux, comment te sauvas-tu du naufrage lorsque ma fille perit? Je te reconnois: tu étois avec elle lorsque je l'envoyai à sa mere qui étoit à Palerme: & j'avois donné cette chaîne d'or à sa nourrice Espagnole.

SIMON.

Monsieur, je vous demande pardon, vôtre fille ne perit point: nous la sauvâmes; nous fûmes pris par des Corsaires, & le lendemain Monsieur nous reprit sur les côtes d'Espagne.

LE

LE MARQUIS.

Ah ! Baron.

LE CAPITAINE.

Voila assurément la même fille qui tomba alors entre mes mains il y aura justement treize ans le mois prochain.

ZAIDE.

Ah Ciel !

LE BARON.

Qu'entens-je !

LE MARQUIS.

Ah ! Zaïde, vous êtes ma fille. Ce que Monsieur me dit ; le tems de vôtre prise ; la nourrice Espagnole ; Griffon que voila ; cette chaîne que je reconnois ; tout me le confirme, & plus que tout encore, les secrets mouvemens de la nature qui s'élevent au fond de mon cœur. Zaïde, vous êtes ma fille.

ZAIDE.

Quel bonheur pour moi !

FRONTIN.

Et pour moi encore plus grand.

MARINE.

Tu as été plus heureux que sage.

LE CHEVALIER.

Juste Ciel !

LE BARON.

Ah ! Marquis, le Ciel a fait ce miracle pour une alliance que nous avons tant souhaitée.

LE MARQUIS.

Ouï, Baron. Monsieur, vous me rendez toute la joye de ma vie.

LE CAPITAINE.

Je vous la cede ; mais je veux qu'elle soit mon heritiere.

LA COMTESSE.

Que je m'estime heureuse, Monsieur, de l'avoir toujours aimée tendrement !

SCE-

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, TIMANTE, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, FRONTIN, MARINE, SIMON.

TIMANTE.

Que viens-je d'apprendre, mon pere? quel bonheur! n'y en aura-t-il pas auſſi pour moi.

LE MARQUIS.

Allons, mon cher ami, en faveur d'un ſi beau jour, rendez tous vos enfans heureux.

LE BARON.

Madame, je vous prie d'agréer Timante pour époux.

LE MARQUIS.

Grace ſur tout à Frontin.

LE BARON.

Je lui pardonne tout.

FRONTIN.

Vous m'avez pourtant fait une belle peur. Mais, Madame, ſi vous ne m'accordez Marine, il vaut autant m'envoyer pendre.

LA COMTESSE.

Je te l'accorde.

MARINE.

A condition qu'il renoncera aux fourberies.

FRONTIN.

Tubieu! j'ai trop friſé la corde.

SIMON.

Serai je ſeul malheureux.

LE CAPITAINE.

Je te donne ce que tu m'as volé.

FIN.

DL 4464

S

ULB Halle 3
005 213 24X

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-151293759-12/fragment/page=0115

LE MUËT, COMEDIE.

PAR

MR. PALAPRAT.

A LA HAYE,
Chez ABRAHAM DE HONDT,
Marchand Libraire à la grand' Sale de
la Cour, à la Renommée.

M. DC. XCIII.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-151293759-12/fragment/page=0117